mon corps est un champ de bataille

analyses et témoignages

éditions ma colère
1ère édition : novembre 2004 ISBN 2-9522116-0-4
2ème édition : octobre 2005 ISBN 2-9522116-1-2
22 bis, rue Dumont d'Urville - 69004 LYON
http://ma.colere.free.fr
ma.colere@free.fr

sommaire

page 4 . . . . . avant-propos

page 5 . . . . . présentation

page 8 . . . . . du corps en place publique - Aline

page 20 . . . . un rapport au corps - Lucile

page 32 . . . . chapitre poils - Lucile

page 48 . . . . la pire des hontes - Virginie

page 58 . . . . des territoires occupés : nos corps - Carla Rice

page 106 . . . idéal de minceur - Aline

page 114 . . . champ de bataille - Fabienne

page 125 . . . table des illustrations

avant-propos de la 2ème édition

Un an s'est écoulé depuis la première édition de ce livre. Nous avons été très agréablement surprises de l'accueil qui lui a été fait et de l'enthousiasme gratifiant qu'il a pu susciter, quand bien même il abordait un sujet quelque peu difficile.

Le rapport au corps est une thématique qui peut faire ressortir de nombreuses émotions, remuer, heurter, mais qui laisse rarement indifférent-e; nous avons pu le constater à travers les retours et témoignages touchants de nombre de femmes -mais également de certains hommes - pour qui les textes et problématiques posées sont entrés en résonance avec leur propre vécu.

Ces nombreux échanges et rencontres, notamment lors d'expositions des illustrations du livre, et des présentations de notre travail dans des groupes de discussions, amènent à des mélanges de points de vue et poussent constamment notre réflexion plus avant.

Le rapport que l'on entretient à son corps peut être très fluctuant. Certaines des femmes qui avaient témoigné à l'époque de la première édition nous ont rapporté ne pas en être au même point aujourd'hui et d'autres nous ont fait part de leur désir d'écrire sur ce sujet. L'idée d'un volume II est en train de germer dans nos esprits et nous lançons un appel à contribution (présenté en fin d'ouvrage) à toutes les femmes qui souhaiteraient s'exprimer sur cette question et faire partager leur expérience.

Nous tenons de nouveau à remercier toutes les personnes qui nous ont soutenues et encouragées dans notre parcours, éditorial mais aussi personnel, et toutes celles qui ont contribué à diffuser notre travail et à le faire connaître.

présentation

Affirmer aujourd'hui que « mon corps est un champ de bataille » plutôt que « mon corps m'appartient » est sans doute un constat pessimiste, voire alarmiste. C'est surtout une façon de rendre visible une violence banalisée à l'encontre des femmes dans la société dite occidentale. De traduire une relation conflictuelle et quasi punitive que les femmes entretiennent de plus en plus, et de plus en plus jeunes, à leur corps, dans un contexte socio-culturel qui martèle au quotidien un discours unique sur la « féminité », la beauté, le bonheur… Véritable propagande économique et culturelle qui nous enserre chaque jour plus étroitement.

Proposer des réflexions, des témoignages, des illustrations personnelles, sur certains impacts de la représentation du corps des femmes dans notre société, c'est un peu l'ambition de ce livre. Parce que ces impacts sont peu ou mal évalués. Parce qu'ils nous confrontent quotidiennement, de façons multiples et inégales, à des brimades, des violences, un mal-être, des exclusions. Parce qu'ils nous isolent. La mise en commun, ou en parallèle, de ces expériences a été, pour nous, une façon de mieux les comprendre. Femmes, entre 25 et 35 ans, plutôt précaires, issues de classe sociale moyenne, blanches, pour partie immigrées troisième génération (« intégrées »), nous essayons de faire un lien entre nos vécus et des analyses plus générales, en souhaitant éviter la prétention de vérités plus larges que nous-mêmes, individues. Nos isolements, nos particularités, nos privilèges, nos oppressions sont des situations que nous ne voulons pas ignorer, et ce travail est aussi, avant tout, un travail collectif que nous souhaitons, par ce livre, élargir.

Comité de rédaction

Myriam Battarel
Lucile Brisset
Corinne Gallou
Florence Garcia
Sabine Li
Fabienne Meunier

Une première partie regroupe des témoignages personnels sur le passage d'une relation plus ou moins conflictuelle à son corps lors de l'adolescence, à la réhabilitation d'une image positive du corps. La deuxième partie comprend le texte traduit de Carla Rice, synthèse d'un certain nombre de questions qui pèsent sur le corps des femmes dans nos sociétés occidentales : haine de soi, standards de beauté, culte de la minceur et de la jeunesse, racisme, etc. Certaines références mentionnées dans ce texte (publicités, films, actrices ou top-models) pourront paraître datées ou trop spécifiquement liées à la culture nord-américaine. Toutefois, nous pouvons faire sensiblement les mêmes analyses critiques à partir de la plupart des publicités ou films qui nous entourent, la culture nord-américaine s'exportant largement dans nos contrées. En complément au texte de Carla Rice, nous avons ajouté quelques comptes rendus de lectures sur ce que l'on appelle les troubles alimentaires.

Nous tenons à remercier tout particulièrement Carla Rice, qui nous a gracieusement autorisées à publier la traduction de l'article « Out from Under Occupation. Transforming Our Relationships with Our Bodies ».
Nous remercions également toutes les personnes qui nous ont soutenues dans ce projet, notamment Jaja et Florence C., pour leurs contributions, encouragements et conseils.

Aline

automne 2000

du corps en place publique

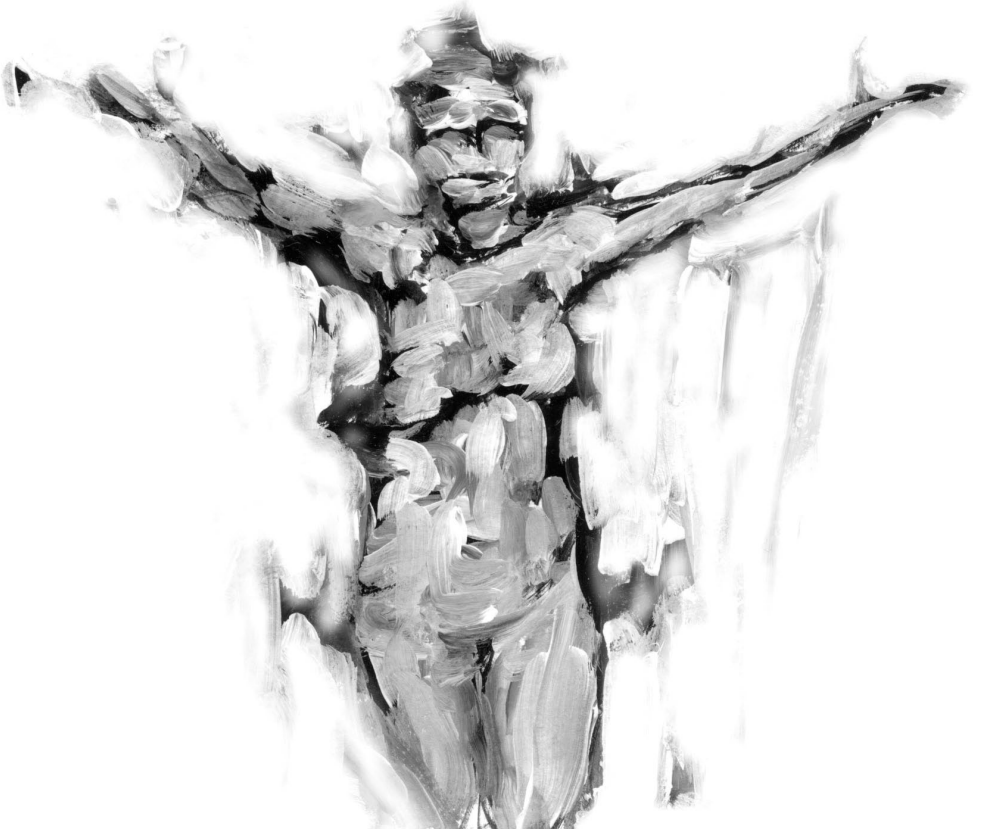
A travers la lutte pour la contraception et l'avortement libres et gratuits, « mon corps m'appartient » – un des slogans majeurs des années 1970 pour les femmes – a symbolisé la volonté de prendre enfin possession de nos corps. La maîtrise de la fécondité, le choix du désir ou du non-désir d'enfant, sont certes des étapes indispensables et extrêmement importantes,

mais la remise en cause profonde de la domination masculine, dans ce qu'elle nous renvoie chaque jour et dans ce qu'elle a construit en nous, point par point, est loin d'être achevée. Et cela à tous niveaux : rapport au corps, au travail, au politique, etc. Il me semble que la génération née dans les années 1970, la mienne, a grandi dans une identification contradictoire à la féminité, ou plutôt au féminin, au fait de devenir femme dans une société dans laquelle la place des femmes était en train de changer.

Rapport au travail : m'est possible, plus que jamais, l'accès aux métiers traditionnellement masculins ; la perspective d'une réalisation de soi dans le travail m'est acquise. Pourtant, j'entends deux discours : « travaille à l'école et tu pourras faire le métier que tu veux » et « n'aies pas trop d'ambition ; ne t'attends pas à réussir ». Tant et si bien que, malgré des résultats scolaires excellents, plus encore dans les matières scientifiques réputées hostiles aux filles, mon seul projet professionnel était de devenir secrétaire… J'ai reçu une éducation qui m'incitait à l'indépendance tout en me coupant les possibilités de la concevoir réellement : parce que fille, je n'avais pas le droit de sortir à certaines heures, d'inviter qui je voulais chez moi, d'attirer l'attention sur moi, de parler fort ou tout simplement de contester la parole du chef de famille. J'ai appris très tôt la soumission à la parole du père, pourvoyeur principal de l'argent qui faisait vivre la famille.

Rapport au corps : là encore, contradiction. J'apprends que « mon corps m'appartient » mais je lis et j'entends partout le mépris du corps des femmes, celui que j'endosse à la puberté. Avec lui, le mépris et la honte. Ma mère me donne très tôt tout le « savoir » sur le corps des femmes : règles, contraception, fonctionnement technique du corps… à l'aide d'un livre « progressiste » (on voit des photos d'une famille nue dans un jardin). Le livre en question comportait une grande lacune, je n'y ai rien appris sur le clitoris et les usages masturbatoires que j'aurais pu en faire. Rien non plus sur la sexualité entre femmes. En termes d'appropriation du corps, j'étais loin d'avoir tous les outils à ma disposition. Ce qui m'a été transmis sur mon corps me semble très fidèlement relié à ce que la société peut renvoyer sur le corps des femmes : tabous (masturbation, sexualité entre femmes), mépris (sexisme, femme-objet, corps offert), contrôle (standards de beauté) mais aussi émancipation (plaisir, autonomie). De ces contradictions, de cette cohabitation de discours opposés, comment composer une identité qui puisse être valorisante ?

Quelques exemples du mépris et de la honte : j'arrive à la puberté, les règles sont une galère qu'il faudra supporter jusqu'à la ménopause ; mes seins poussent trop vite et se couvrent de vergetures, j'apprends qu'il sera toujours possible de visiter plus tard un chirurgien esthétique car je ne pourrais « me présenter nue devant un homme » affublée d'une telle poitrine. J'ai honte de mes rondeurs, du peu d'intérêt que j'ai à soumettre mon corps au diktat de la séduction et de la féminité. Et puis, il y a aussi les pressions masculines : les « mains » que les garçons essaient de me mettre au cul ou à la poitrine (tendre époque du collège), celui qui se jette sur moi dès la nuit tombée en colonie et que j'arrive à repousser de toutes mes forces (premier corps à corps avec l'autre sexe), les regards



concupiscents d'hommes adultes sur ma poitrine naissante (« mais ça pousse !! »), etc.

Tout cela me laisse un souvenir désagréable de mon entrée en « féminité ». J'ai banni les robes, j'ai choisi de porter des vêtements dissimulant mon corps (pantalons et pulls très larges, dans les couleurs les plus sombres possible), j'ai refusé les jeux de séduction avec les garçons. J'inventais un copain fictif pour donner aux copines l'impression que je partageais les mêmes préoccupations qu'elles. J'entendais très bien les insultes de « gouine » ou « lesbienne » ou « salope » qui fusaient sur toute fille impopulaire, je les ressentais comme une volonté violente de mise à l'écart et de sanction contre toute infraction aux normes de séduction, d'apparence ou d'affinité entre filles.

Ces exemples, somme toute classiques, ne sont pas forcément, ou pas toujours, vécus dans la douleur, mais il me paraît nécessaire de les débanaliser : c'est en partie dans ces micro-événements que se transmettent la misogynie et la haine de soi, à une

période-charnière de l'existence. C'est probablement dans ces années adolescentes que se nouent les principales tensions autour du corps, parce qu'il y a des compromis à trouver : une soumission aux normes de féminité, ce qui implique de prendre pour soi tout le sexisme porté sur le corps des femmes, ou bien rejeter ces normes autant que possible et « faire avec » un corps caché, encombré par la honte. Naviguer entre ces deux extrêmes semble être le lot de la plupart d'entre nous.

Un look androgyne m'a permis de me sortir vaguement du dilemme sans régler complètement des questions plus profondes d'identité, d'acceptation du corps. Je me débats toujours avec moi-même. J'échoue à jouer librement de mon corps et de

mon apparence. J'expérimente doucement et je mesure mes limites. J'essaye d'avoir un rapport à la nourriture aussi « libre » que possible, c'est souvent le cas, mais pas toujours.

Lors de mes premières relations hétérosexuelles, j'étais trop fière pour laisser paraître une quelconque fragilité ou crainte. J'avais une certaine connaissance du plaisir que j'étais capable de me procurer et je fus bien déçue du plaisir que je partageais avec l'autre. J'avais peur et je faisais semblant de ne pas avoir peur. Mon corps me trahissait : je tremblais, je faisais du vaginisme (vagin fermé, contracté). Je choisissais mes partenaires dans les milieux les plus « antisexistes » ; l'un d'eux me lisait des textes sur la fameuse jouissance des femmes, j'en avais la nausée. De mes relations hétérosexuelles, j'ai eu le sentiment de construire progressivement, d'inventer mon désir, qui n'était pas « donné » au départ. Le plaisir que je pouvais avoir de l'échange avec l'autre, je l'ai découvert avec des hommes qui se laissaient désirer, qui n'étaient pas toujours « désirants », qui pouvaient être « objets », qui n'avaient pas peur de mon désir. Qui laissaient un peu de côté leur mâle dominance. Autant dire que ce n'est pas évident à construire : le terrain est glissant. Cela reste toujours pour moi un pari. Une question en suspens. Être à l'aise avec mon corps dans une relation sexuelle implique un regard aimant sur mon corps et ma sexualité. Cela signifie une lutte constante contre les images négatives intériorisées dès l'enfance, et que nous rabat sans cesse le sexisme banalisé.

Je veux défaire l'emprise du « corps public »,

« le » corps des femmes, partout affiché, filmé, publicisé. Corps-standard, ultra normé. Je suis saturée de ces images du corps, mises en scène, codées de façon à respecter très scrupuleusement les hiérarchies sociales qui divisent et agencent les corps entre eux. Images à la fois trop et pas assez réelles. Existe-t-il un corps « privé » ? Que faire de notre corps dans une société qui nous modèle selon des normes

très strictes, qui nous définit avant tout comme corps ? Quelle liberté trouver ? Comment penser sereinement la transformation du corps, la maladie, la vieillesse, la sexualité quand nous sommes pétries d'interdits et de tabous ? Dans quelle mesure, entre quelles limites, mon corps m'appartiendra-t-il un jour ?

Je cherche mes propres images. Ludiques. Je me suis mise à peindre des corps. Je cherche là quelque chose qui a à voir avec de « l'auto-représentation » mais pas seulement. Quelque chose qui m'exprime, qui m'accepte. Dans la peur, dans la peine, dans le désir. Qui exprime aussi ce que je ressens comme interdit (à rendre public) : ce qu'on garde pour soi, qui ne regarde peut-être que soi. Certains états « émotionnels », en faire une esthétique. Le corps comme lieu de souffrance est aussi lieu de jouissance, d'une contradiction je fais l'apprentissage toujours renouvelé. Le corps ne me prendra pas en traître. Je construis ma propre habitation, jouissive et sereine, en ce corps.

Lucile

automne 2000

Grosso modo, je peux dire qu'actuellement, je ne me sens relativement pas trop mal dans mon corps. (Bon, même si tout n'est pas si simple).

Mais je reviens de loin…

un rapport au corps

J'ai d'abord vécu toute une période, jusqu'à mes 14-15 ans, il me semble, où mon corps ne m'a pas posé de soucis du tout. Il ne comptait pas trop. Je ne me posais pas de questions. C'était mon corps d'enfant. Dans les normes. Rien à signaler. Pas de retour des autres. A la maison, on se baladait à poils, on faisait du naturisme. Tranquilles.
Simplement, je gobais et m'imbibais tranquillement de la grossophobie, hors-normophobie, t'es-bizarrophobie, pureté-fixation, corps-des-femmes-fixation, mocho-fixation… ambiantes.
Tout imbibée de tout ça.
Et les phrases que ma mère nous disait à ma sœur et à moi, du genre « Faut s'en foutre du regard des autres » ou « Soyez vous-mêmes », ne signifiaient rien et n'avaient aucun poids face à l'énorme discours contraire, de sa part, comme de partout.

C'est ainsi que j'attaquais mon adolescence, et que j'allais devoir prendre en pleine tronche les changements de mon corps.
Preuve de ma propre intégration des valeurs courantes, j'en ai déjà mis un peu dans la tronche des autres. Je me souviens par exemple que je me moquais méchamment de ma sœur, qui, de deux ans plus âgée que moi, « prenait des fesses » au début de son adolescence.
Je me souviens aussi me moquer de copines de classe qui avaient quelques boutons sur le visage, étant bien entendu que je pensais que ça ne m'arriverait pas à moi.

Bref, j'étais conne. Et cela n'allait pas m'aider lorsque tout cela allait m'arriver…
Et donc tout cela m'est arrivé.

Dans un premier temps, ça allait assez bien dans ma tête, quand ce sont les réflexions que j'ai subies qui ont commencé à me déstabiliser.
Un gars de ma classe, en première (j'avais environ 16 ans) qui me lance : « T'es bien, mais avec deux kilos en moins, tu serais parfaite ! »
Et cette horrible impression de gêne mêlée de flatterie, sous cet œil qui juge et qui pèse en expert.

Et mes trois copines de terminale, avec lesquelles on discutait un jour des complexes liés à la grosseur, et qui disaient que, ah ouais, avoir du bide c'est vraiment honteux et dégueu.
C'était plutôt nouveau pour moi. Fesses et cuisses, je comprenais, mais pas le ventre.
Ça a commencé alors à me mettre la pression aussi de ce côté-là.

Et ma mère, en regardant mes doigts, toute désolée qu'ils ne soient plus longs et fins, suite au fait que j'ai eu grossi : « quand je pense que tu avais de si belles mains… ».
Les réflexions des autres, l'énorme pression ambiante sur le corps des femmes (je ne développe pas), ont ainsi fait que j'ai com-

mencé à ne plus me sentir bien du tout dans mon corps qui commençait à ne plus être « dans les normes ». C'est-à-dire :
j'étais grosse. Et je faisais de la boulimie.
j'avais des boutons sur le corps (visage, dos, poitrine, bras…)
j'avais plus de poils que ce qui se faisait autour de moi.

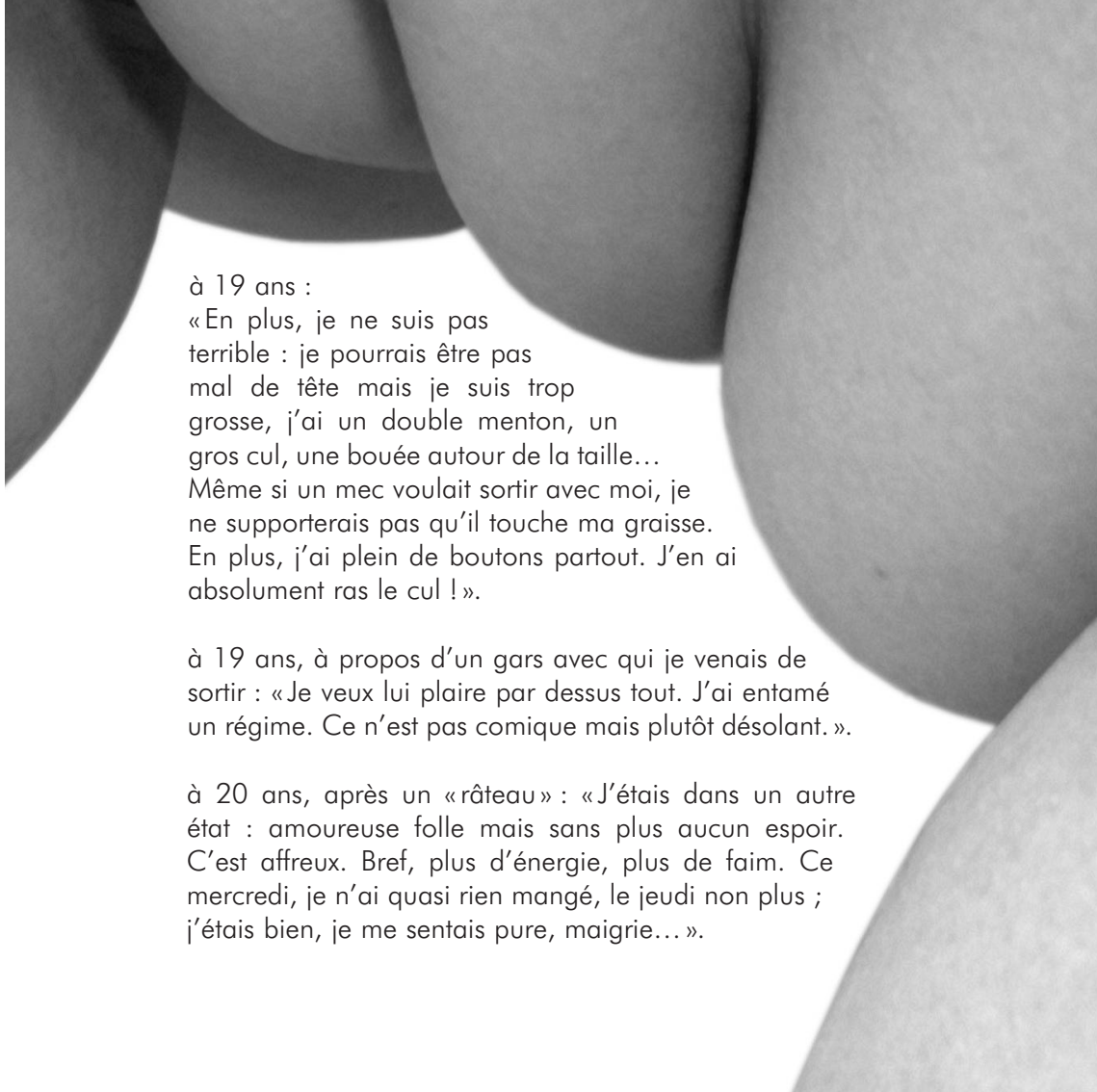
C'est ainsi que je commençais à passer quelques années à me dégoûter.
Me dégoûter physiquement ; j'étais un monstre.
Me dégoûter psychologiquement ; car en plus, j'étais responsable de tout cela. C'est ce que je comprenais à ce moment-là : ma grosseur était due à la boulimie, et si j'avais des boutons, c'est que je les tripotais sans cesse.

Donc, j'étais responsable, et en plus, il paraissait, d'après les analyses que je pouvais glaner ici et là, que c'était de l'autodestruction. J'avais tout ça à porter.
Je me dégoûtais…

Ça veut dire avoir envie de pleurer quand je me regardais dans la glace. Et que j'avais envie de partir en courant quand je me voyais en photo.
Cet état d'esprit était omniprésent dans mon rapport aux autres :
s'effacer devant celui ou celle à qui je parle. Baisser les yeux. Et penser sans cesse : « j'ai d'horribles boutons, j'ai un double menton… ». Et toujours en toile de fond, ces gestes qui prennent tant d'énergie, et qui sont :
tirer mon pull sur mon ventre, ou pour mieux cacher mes fesses

ne pas s'asseoir comme ça, ça écrase les cuisses
ne pas se tenir comme ça, ça met en évidence le double menton
relever cette chaussette qui descend pour ne pas laisser apercevoir mes poils
vérifier d'un coup d'œil que le pantalon ne remonte pas dans cette position-là…
paniquer à l'idée de revoir des ami-e-s « d'avant », du temps où j'étais mince. Trop honte.
me mettre un jean qui serre, dans lequel je me sentirai mal toute la journée, mais avec lequel je fais plus mince.
crever d'envie d'aller me baigner avec les autres, mais feindre d'un air assuré de ne pas avoir trop envie ; les regarder hurler dans l'eau, avec cette force énorme qui me retenait (cette force s'appelle « complexes »), pour finalement faire mine de tomber dans l'eau par accident, toute habillée.

Quelques passages de mon journal intime :
à 17 ans : « A part ça, je suis boulimique : je ne peux pas m'empêcher de manger : je commence à grossir ! AAAAArgh !!!!!!! Sans parler de mes boutons, enfin bon, c'est de ma faute, je ne fais que de les percer… ».



à 19 ans :
« En plus, je ne suis pas terrible : je pourrais être pas mal de tête mais je suis trop grosse, j'ai un double menton, un gros cul, une bouée autour de la taille… Même si un mec voulait sortir avec moi, je ne supporterais pas qu'il touche ma graisse. En plus, j'ai plein de boutons partout. J'en ai absolument ras le cul ! ».

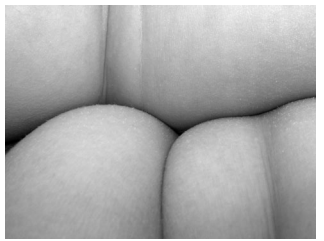
à 19 ans, à propos d'un gars avec qui je venais de sortir : « Je veux lui plaire par dessus tout. J'ai entamé un régime. Ce n'est pas comique mais plutôt désolant. ».

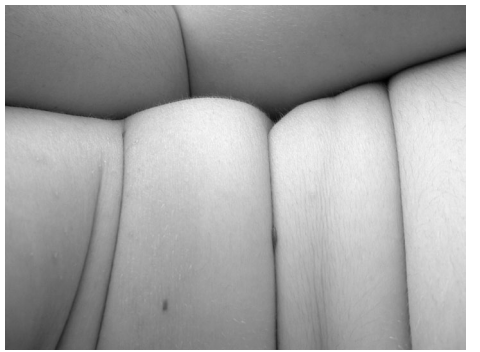
à 20 ans, après un « râteau » : « J'étais dans un autre état : amoureuse folle mais sans plus aucun espoir. C'est affreux. Bref, plus d'énergie, plus de faim. Ce mercredi, je n'ai quasi rien mangé, le jeudi non plus ; j'étais bien, je me sentais pure, maigrie… ».

à 20 ans, à propos de la boulimie : « C'est une maladie vraiment dégueulasse, parce que honteuse. A cause d'elle, tu crois que t'es une merde, une grosse merde ! ».

à 20 ans encore : « Les boutons sont un énorme poids. Je me sens diminuée au point que je n'ose pas regarder les gens en face, je ne veux pas qu'ils me regardent, je me sens faible… ».

Tout ceci n'est qu'une illustration de textes politiques qui traitent du rapport au corps des femmes. Donc je ne développe pas l'analyse du pourquoi du comment de tout ce gâchis.
Il a fallu du temps pour accepter mon corps, pour l'aimer aussi.
Longtemps, j'ai cru que tout irait mieux quand je serais autre (mince).
A un moment, j'ai compris que ça ne changerait peut-être pas.
A un autre moment, j'ai accepté.





Beaucoup plus tard, j'ai désiré ne plus changer mon corps dans le sens imposé.
Tout cela s'est bien sûr fait par étapes, parfois d'un bloc, d'autres fois petit à petit.
Il y a eu les discussions du groupe non-mixte femmes. Pouvoir en parler, pouvoir politiser. Prendre de la force.
Les lectures féministes.
Et les nombreuses discussions avec des femmes sur ce sujet.

Etre entourée de femmes, c'est aussi avoir un autre regard sur soi.
Une pression moindre.
Et mes désirs et mes relations amoureuses pour des femmes ont joué pour me retirer une grosse pression sur la grosseur de mon corps.
Le travail sur la grosseur que j'ai effectué a changé ma vision des autres filles « hors-normes ». Et c'est un retour permanent. J'aime voir les autres filles grosses. Et si je suis dans une période où je me trouve mal, car j'ai grossi, je pense : « Ah oui, ces filles sont à rejeter alors ? Non ? Et bien tout est ok alors, où est le malaise ? »
Et l'effet est immédiat.

Car ces périodes existent encore. Rien n'est complètement acquis.
Je ne suis pas toujours bien dans ce corps qui change de temps en temps. Et il me faut une période de réadaptation à chaque fois.
Mais je n'ai plus trop de haine envers mon corps, envers moi.

Lucile

automne 2003

Parallèlement à mon travail sur la grosseur, j'ai effectué un travail sur mes poils.
Pour moi, les deux sont bien sûr liés, car ils touchent à l'acceptation et à l'amour de son corps, à l'estime de soi, à la déconstruction des normes imposées, à la place que je veux prendre dans la société…

chapitre poils . . .

Mais être poilue, ce n'est pas non plus pareil à vivre qu'être grosse.
Déjà, il y a comme un « choix » d'être poilue. Pas (forcément) d'être grosse.
Et puis, la pression sociale sur la grosseur est quotidienne, présente tout le temps (insultes, magazines, discours médicaux, …).
La pression à être « glabre » est moins présente, plus diffuse.
Mais aussi, les filles grosses sont visibles ; les filles poilues beaucoup moins… Partout on exhibe des corps de femmes glabres. Alors que toutes les femmes sont poilues ; mais la quasi totalité se rase ou se cache.
Au pire, certains (Français) parlent de « ces Allemandes » qui laissent leurs poils aux pattes. Une curiosité…

Ça serait plus facile alors d'assumer sa pilosité ?
Peut-être pas. Car comme c'est moins visible, ça n'existe pas non plus. Ce qui revient à la quasi obligation de ne pas avoir de poils, puisque les filles n'ont pas l'alternative.
Les rares exemples visibles sont ridiculisés (« bobonnes portugaises » ou « vieilles mémés folles »).

Bon. Ma compréhension de la vie jusqu'à 20 ans a été : les poils (comme le gras), c'est dégueu, répugnant. (Seules les monitrices baba-cool de colonies de vacances laissaient leurs poils sous les bras, parce qu'elles étaient plus proches de la nature peut-être, ou

bien inconscientes des normes de séduction en vigueur…).

Or, à un moment donné, la puberté étant passée par là, il a bien fallu que je fasse le constat suivant : j'avais plein de poils, beaucoup trop de poils.

Alors, cires, crèmes, rasoirs, pince à épiler, appareil de torture à ressort, me sont passés sur le corps, de la tête aux pieds :
doigts de pieds (une idée de ma sœur d'y enlever les poils), jambes bien sûr, maillot (pas trop quand même, vu que justement, je ne me mettais jamais en maillot, complexes de grosseur / boutons obligent), mamelons, menton, sourcils (merci maman…), sans oublier la décoloration de la moustache…

Une bonne copine de terminale, avec qui j'échangeais mes expériences d'épilation, m'a conseillée de ne plus enlever mes poils aux jambes pendant quelques mois, afin de ralentir leur croissance vigoureuse. C'est ce que je fis.
Quelle surprise : mes jambes étaient poilues comme celles d'un

garçon (poilu de surcroît !). Je ne reconnaissais pas mon corps. Quand je regardais mes jambes, j'avais l'impression de voir un homme.
J'étais donc un monstre ?
En tout cas, je n'avais jamais vu de filles comme ça…

C'est encore les rencontres avec le groupe non-mixte et des filles féministes, qui m'ont sauvée de cette triste vie d'épilation quasi quotidienne.
Je n'étais pas encore prête à laisser mes poils, mais j'étais d'accord pour dire que c'est le sexisme qui nous fait avoir honte de nos poils, et nous oblige à les retirer, que cette opération est inacceptable, car douloureuse (et sans fin !), et qu'elle produit sur nous un manque de confiance et une insécurité permanente. (« Zut, Machin/e vient de m'inviter à dormir chez elle/lui, je vais devoir enlever mon pantalon et je ne suis pas épilée depuis deux jours. Va falloir encore ruser… »).
D'accord aussi pour dire que c'est une énergie folle de perdue, et qui ne m'en apportait pas beaucoup (ça ne m'apportait même pas la satisfaction de me sentir dans la norme, vu que de toute façon, j'avais trop de poils pour paraître « impeccable »).

C'était parti pour six années de travail sur mes poils !
Première étape : mes aisselles. Pas si facile.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à comprendre quelque chose de capital pour moi : « ce ne sont pas les autres qui m'empêchent d'assumer ». Ça paraît peut-être simpliste, mais avant d'avoir pu assumer un truc (ça m'a fait la même chose pour toute la suite de mes poils, mais aussi avec le lesbianisme), et bien j'en voulais vraiment aux « autres ».
C'est comme si j'avais eu envie d'avoir de grandes discussions avec tout le monde, et lorsque j'aurais fait comprendre mes théories pilo-féministes à mes ami-e-s, mes « collègues », mes élèves d'accordéon, mon entourage, ma famille, mon voisin de bus, et bien seulement alors je serais libre de porter mes touffes sous les bras.
Ben c'est pas comme ça en vrai…

Je ne sais pas bien comment au final j'ai réussi à garder et à ne plus (trop) me soucier de mes poils sous les bras, mais lorsque ça n'a plus trop posé problème, j'ai compris une des plus grosses raisons de pourquoi ça en avait posé : dans ma tête à moi, j'avais continué de trouver ça crade et pas positif un bout de temps.
Bon. L'été d'après, trois jours de camping avec copains (poilus) et copines (imberbes) ont suffi à me laisser aimer mes poils sur mes doigts de pieds.

En fait, je m'en faisais tout un plat, mais comme pour les aisselles, j'ai eu l'impression que tout le monde s'en fichait.
Mais tout cela n'était rien… Le gros morceau de ces six dernières années, ça a été mon « coming-out-poils-aux-jambes ».
J'ai rencontré de plus en plus de femmes qui avaient des poils aux jambes.
Une révélation !
En plus, je les trouvais chouettes ces filles… (c'était donc compatible ?!?). Et les autres femmes avaient l'air de trouver ça très chouette aussi.
Lors de mon premier séjour à la coordination lesbienne nationale, j'ai cru halluciner : plusieurs filles, qui se baladaient en short (comme si de rien n'était !), avaient des jambes plus poilues que les miennes. Ça existait !
J'ai eu honte ce jour-là d'avoir épilé mes jambes avant de venir…
Depuis, je ne les ai jamais plus rasées.

Sauf qu'il m'a fallu des années avant de pouvoir me balader en short partout où je veux. (Ça veut dire que refuser d'enlever ses poils, mais avoir honte de les montrer, c'est se mettre en pantalon quand il fait 40°, ne pas se baigner avec les autres, sauf en bain de minuit, se sentir mal quand le médecin me demande de me mettre en culotte…).

Mon « coming-out-poils-aux-jambes » a fonctionné par étapes : d'abord dans la rue, puis avec telle bande d'ami-e-s, puis avec la bande « alterno », puis avec une autre bande, puis une autre, pour finir avec mes élèves d'accordéon… (et c'est tout frais).

Personne ne m'a jamais fait une réflexion. (A part ma mère, mais disons que ça a permis d'en discuter). Des regards en coin, intrigués, ça il y en a, surtout par des inconnu-e-s dans la rue, mais ça m'amuse.
Quand je sens que je ne suis pas assez forte pour que ça ne me touche pas, je me protège en me disant intérieurement, à l'attention de la personne qui regarde, sur un ton mi-agressif, mi-ironique : « Ah t'en peux plus mon coco ! T'as jamais vu ça dis-moi ! C'est normal, ça fait toujours ça au début… ».
Bon. Et avec ça, je croyais avoir fait le tour de la question de mes poils. Hihi.
C'était sans compter sur la pince à épiler qui me servait quotidiennement à enlever ce que je pensais être mes cinq poils au menton…
Je me disais qu'avec les poils aux jambes, j'étais déjà au top des modèles de filles velues (ce qui est archi-faux bien sûr, mais je me réfère aux filles que je connais ou que je croise), et qu'arrêter d'enlever mes quelques poils au menton, c'est vrai que politiquement ça serait bien, mais ça serait vraiment ridicule car « y'en a trop peu »… bon et puis, je ne me sentais pas capable.

Lorsque je voyais de ces vieilles mémés au menton hérissé de poils blancs, je trouvais ça chouette, et je me disais que plus tard, je leur ressemblerai. Ah oui, plus tard, ce sera chouette.
Sauf que très vite, je me suis dit : « Quand tu seras vieille et que tu t'en moqueras d'avoir des poils au menton, tu te retourneras sur ta vie, et tu trouveras bien dommage d'en avoir eu honte… ».

Et j'ai rencontré Jennifer Miller.
C'est une femme qui porte la barbe.
Il y a trois ans d'abord, j'ai vu un documentaire sur cette femme que je trouve super. Elle y raconte sa barbe, sa force de vie, son rapport au corps. Ouah ! Très forte. A l'entendre, on regretterait presque de ne pas avoir une barbe comme elle.
Ce documentaire m'a beaucoup marquée.
Il y a un an, j'ai vu que ce documentaire était à nouveau pro-

grammé au festival du film lesbien à Paris, et que Jennifer Miller serait là en personne. J'ai sauté sur la réservation de la soirée. Le matin, avant de partir au festival, j'ai pris ma pince à épiler, je me suis regardée dans la glace, j'ai enlevé deux-trois poils qui sortaient à peine de la peau de mon menton, et je me suis dit : « C'est certainement les derniers que tu retires cocotte… ».
Le soir, j'ai revu le documentaire sur Jennifer Miller, je l'ai trouvé encore plus fort, j'ai regardé fascinée Jennifer, sans oser m'approcher (j'étais trop émerveillée).
Depuis, je n'ai plus arraché un seul poil.
Je pensais n'en avoir que quelques-uns. Quelle ne fut pas ma surprise, au bout de deux jours à peine, de voir apparaître de chaque côté de mon menton, deux îlots de poils, plutôt fournis ! (Je me suis expliquée ce fait en me disant que la pince à épiler arrachait avec chaque poil noir et dur, beaucoup de petit duvet, qui s'est petit à petit transformé en poil noir et dur. Mais a-t-on besoin d'une explication ?).
Là encore, personne ne m'a fait de réflexions désagréables. Aucune réflexion d'ailleurs. Même si j'aimerais bien parfois qu'on me pose des questions, qu'on exprime sa surprise, plutôt que de regarder du coin de l'œil, mal à l'aise, en pensant je ne sais quoi.

Ce qui est nouveau pour moi dans le fait d'assumer cette barbichette, c'est déjà que je n'ai pas le choix de la dissimuler ou pas (contrairement aux poils sous les bras ou sur les jambes, qui disparaissent sous un tee-shirt ou un pantalon quand je ne le sens pas). C'est forcément franc et direct. Du coup, ça m'oblige à être « forte » en continu. Mais aussi, je dirais que ça me rend forte en continu.

L'autre nouveauté, c'est que dès le début, j'ai été fière de cette barbichette. Je trouve ça vraiment beau.
J'ai eu l'occasion depuis, de voir un film et des photos d'une femme portant le même genre de barbichette que moi, et de croiser quelqu'une avec la même aussi. Ça me fascine. J'adore ça.

(Ce sentiment, je ne l'ai pas spontanément pour mes poils aux jambes par exemple. Quand je les ai ressortis cet été, j'ai encore été légèrement mal à l'aise, même si je suis aussi fascinée par les autres filles qui ont du poil aux pattes).

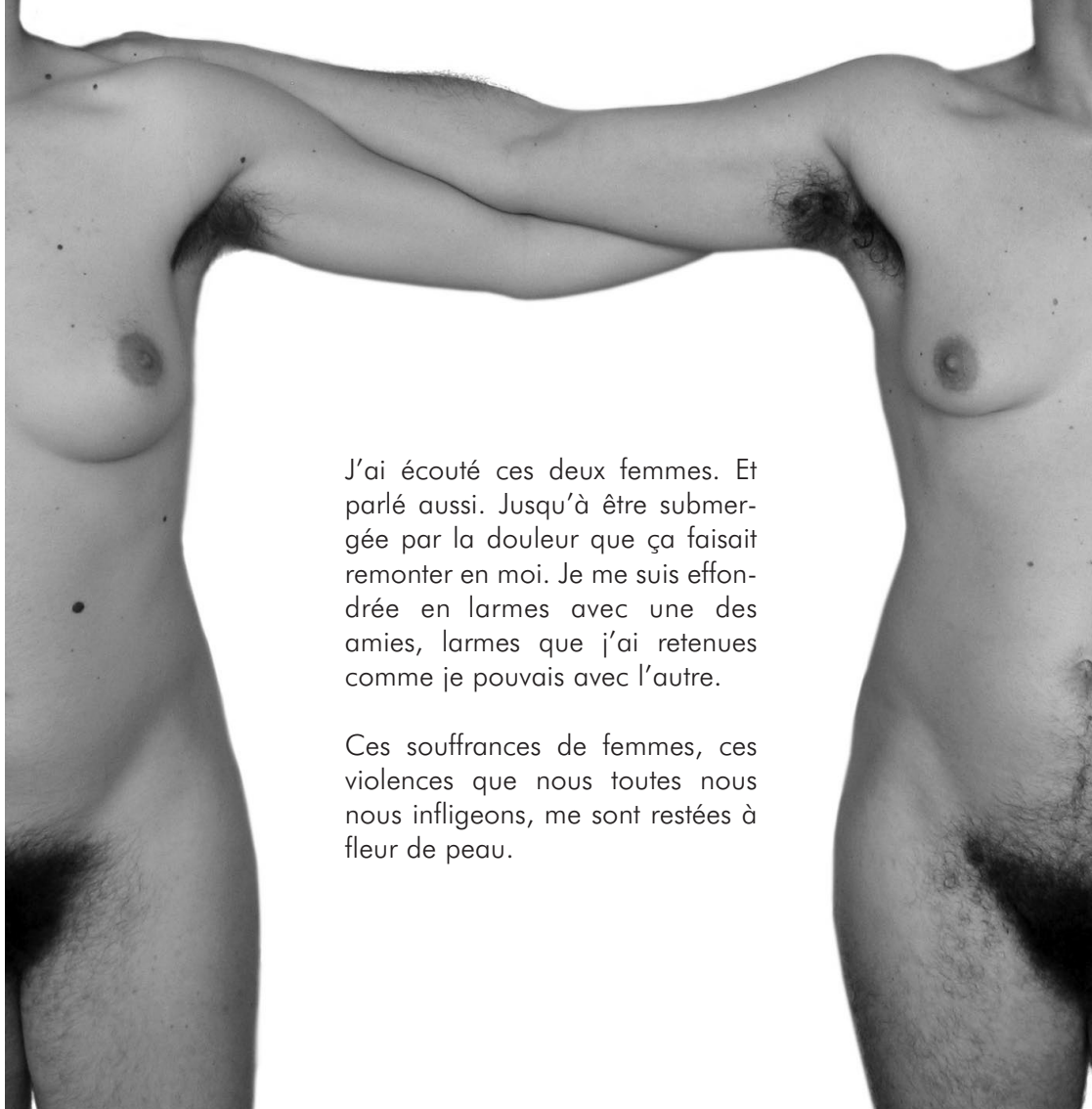
Quand je dois faire appel à ma force pour assumer ma barbichette dans des situations moins évidentes, je me dis que je participe au brouillage des genres, et cette idée me plaît beaucoup. Quand dans la rue je me ballade, l'été, avec un tee-shirt un peu moulant, les regards que je croise sont souvent perturbés : à première vue, habits et poitrine me cataloguent dans la case « femme », mais ma barbichette me fait mettre aussitôt dans la case « homme » ; un moment de panique pour nos cerveaux qui aiment les catégories bien nettes…

Et à mon avis, ces catégories sont à remettre en question.

A une époque où je me sentais mal avec poils et bourrelets, je regardais avec envie (et d'autres sentiments plus négatifs…) ces garçons et ces filles qui donnaient l'impression de ne pas penser à leur corps, d'être à l'aise avec, tout simplement.

Maintenant que je suis plus à l'aise avec le mien, je ne le vis pas comme quelque chose auquel je ne pense pas, tout simple. Non ! C'est toujours présent.
Mais quelle énergie, quelle force ça me procure. Assumer un truc, pour moi on va dire, va bien au-delà que de gommer le négatif de ce truc non assumé. C'est du bonheur en retour, du plaisir, de la force ! (Jennifer Miller parle de fluidité aussi).

Il y a peu de temps, j'ai eu deux discussions avec deux copines, à quelques mois d'intervalle.
L'une racontait son pénible rapport à la nourriture (elle est boulimique), l'autre m'expliquait comme elle se trouvait grosse et qu'il était hors de question pour elle de vouloir s'accepter comme telle. Elle voyait la solution à son « problème » dans « l'aide » apportée par son copain pour faire un régime de plus.



J'ai écouté ces deux femmes. Et parlé aussi. Jusqu'à être submergée par la douleur que ça faisait remonter en moi. Je me suis effondrée en larmes avec une des amies, larmes que j'ai retenues comme je pouvais avec l'autre.

Ces souffrances de femmes, ces violences que nous toutes nous nous infligeons, me sont restées à fleur de peau.

…bon…

J'ai écrit ce texte en automne 2003.
C'est l'automne 2004 désormais. Du temps a passé. (Des poils ont poussé…).

Mon rapport au corps a évolué.
Il me semble que durant cette année, j'ai laissé tomber, en partie, ces notions de « fierté », de force omniprésente, de revendication, d'envie de justification, ce besoin d'affirmation dans la force… (dont j'ai eu besoin pendant une période de ma vie).
J'ai pu toucher du doigt un état d'esprit plus serein, moins agressif. Un état où le vrai relâchement de la pression sur le corps ne s'est pas traduit par :
« je suis fière d'avoir des poils, et je peux te tenir la soirée avec un discours politique là-dessus, et essayer de t'expliquer que moi je ne subis plus cette pression »
mais peut-être par quelque chose qui est plus entre le « je m'en fous de cette histoire de poils » et « ah oui, c'est vrai, j'avais oublié que j'avais des poils au menton ».
Il y a encore un an, assumer « volontairement » me donnait de la force.
Depuis, il y a des moments où je me sens très bien avec mes poils, ce sont les moments où je n'y pense pas. Ça peut ne plus avoir d'importance cette histoire de poils.

Et si ça n'a pas d'importance, alors je peux les couper n'est-ce pas ?
Il y a quelques mois, j'ai pris ma tondeuse, et je l'ai passée sur mes jambes, mes aisselles, mon menton.
J'avais mis un sabot, de sorte qu'il me restait 9 mm de poils. (C'est peu par rapport à ce que j'avais).
Et bien ça m'a plu. Je me suis sentie bien.
C'est donc que ça avait une importance finalement cette histoire de poils…

La suite, je ne la connais pas, mais j'imagine que ça peut être quelque chose de serein, fluide ; que je coupe ou que je laisse pousser mes poils, en fonction de ce qui me correspond ; c'est ce qui va compter désormais, j'espère.
(Que mon corps ne soit plus mon champ de bataille).

---

ndlr : Il existe deux films documentaires sur Jennifer Miller, artiste lesbienne, directrice du cirque Amok et femme qui porte la barbe. Elle explique son parcours, sa décision de ne plus se raser et les questions que cela soulève sur la construction de l'identité sexuelle et de genre, dans les films Juggling Gender *de Tami Gold (Etats-Unis, 1992, 27', distr. : Tamerik Productions) et* Un cirque à New-York *de Frédérique Pressmann (France, 2002, 54', distr. : INA).*

la pire des hontes

Virginie

automne 2002

Mon rapport au corps a toujours été terriblement difficile. Je suis quelqu'un d'extrêmement têtue, impulsive et j'ai mes idées bien à moi. J'ai 17 ans. Je n'ai jamais été « féminine ». Jusqu'à l'âge d'environ 11 ans j'étais très grosse. J'étais assez heureuse avec ma famille, et j'ai toujours eu des amis formidables, malgré les quelques insultes de certains mecs jusqu'au collège (du style « gros pâté… »), ça me blessait, mais vu que ma vie affective était assez solide, j'avais de quoi faire face aux cons ! Et puis c'est à partir de 12/13 ans que j'ai un peu basculé.

Voyant toutes mes amies sortir avec des mecs et moi me faire insulter sur mon corps, j'ai commencé à me sentir mal dans ma peau, laide, exclue, et me regarder est devenu de plus en plus dur. En plus ma relation avec ma mère a toujours été chaotique et cela s'est amplifié avec l'adolescence. J'ai commencé à sécher les cours, fumer, traîner la rue, et puis j'ai commencé à rejeter la nourriture. Au début je ne m'en rendais pas vraiment compte, c'était « parce que le self du bahut est dégueulasse », et puis plus rien n'allait, trop gras, trop sucré… Mes repas habituels étaient devenus : carottes à l'eau + yaourt nature ! Et parfois un repas par jour. Chez moi tout s'est effondré, ma mère ne comprenait pas, me rejetait… Par contre, j'ai réussi à garder des amitiés solides mais ça ne suffisait pas. J'ai donc perdu 10 kg. Et pourtant rien ne s'est arrangé. A 14 ans j'étais une loque, les mecs qui m'insultaient avant voulaient sortir avec moi, et tous les prétextes étaient bons pour me toucher, mais je ne voulais pas de ça et j'ai rejeté les garçons. Je me dégoutais vraiment, je savais que je me faisais souffrir mais grossir était la pire des hontes pour moi et, alors que j'aurais pu être heureuse de mon poids (par rapport aux critères « idéaux »), je me sentais plus laide que jamais. Ma mère a toujours eu les expressions « lève la tête », « tiens-toi droite », « tu me fais honte »… qui m'ont marquée et fait baisser la tête. Je ne correspondais pas à l'enfant qu'elle avait voulu avoir. Je n'étais pas belle, pas féminine, pas de robe, maquillage et super soirées entre copines à parler des dernières tendances et de mecs… J'étais différente et j'en crevais. Je suis tombée de plus en plus souvent malade, je maigrissais encore, et j'ai failli être internée dans un centre d'anorexie mentale. J'étais folle de rage : on voulait m'empêcher de contrôler mon corps, de manger ce que je voulais, on voulait m'obliger à grossir pour souffrir encore plus ! Ma réaction a été de devenir boulimique ! Et plus je mangeais, plus je m'écœurais. Pour me punir je me taillaidais les bras avec des morceaux de verre, le corps parfois. Plus rien ne m'intéressait, j'étais vide. Et ma mère m'accordait ses si blessants « Eh ben, t'as des beaux bourrelets ! », la moindre réflexion me poussait à me taillader. Plus tard, à 15 ans, je suis tombée follement amoureuse d'un garçon qui n'a jamais voulu de moi. J'ai pris des sédatifs, toutes sortes de médicaments, pour essayer d'abréger mes souffrances et soulager l'humanité du déchet que j'étais. Je m'en suis sortie et j'ai dû subir les psys, etc… « Tu n'aimes pas ton corps ? », « Tu n'aimes pas les garçons ? », « Tu n'aimes pas te faire belle ? ». Ça veut dire quoi se

faire belle ?! Ce n'est pas se mettre en valeur par rapport à sa personnalité, qui est propre à chacune, ce n'est pas choisir librement son interprétation de la beauté, exprimer ses envies, ses extravagances, mais répondre aux fantasmes, a u x critères, aux attentes de l'homme, être « séduisante ». Beûrk !

A l'âge de 16 ans j'ai fugué. Je suis partie, toute seule, un sac sur le dos, à la rue. J'étais heureuse de me sentir libre. Mais autant dire que j'étais la proie idéale pour deux salauds que j'ai rencontrés un soir sur un banc. Ils ont commencé gentiment par m'offrir du teush, et puis me faire visiter la ville, et puis m'offrir à boire. Je suis sortie avec l'un d'entre eux, et au moment de faire l'amour avec lui, son pote s'est ramené. Bref, ils m'ont fait tourner. Avec l'alcool et la fumette j'ai été incapable de me défendre et je me suis sentie terriblement coupable. Ils ne m'avaient pas mis l'alcool dans la bouche de force ; *ça ne pouvait pas être du viol*. Ils ont claqué tout le fric qu'il me restait, et le premier qui me répétait « je t'aime, tu es à moi » ! Par la suite j'ai compris qu'ils avaient l'intention de me mettre sur le trottoir. J'ai fini à la Brigade des Mineurs, mes parents sont venus me chercher. En rentrant j'ai perdu tous mes amis. Je risquais le juge des enfants, les flics ont fouillé ma chambre de fond en comble. Les journaux anarchistes, politiques, antifascistes, etc. ne leur ont pas trop plu et j'ai gagné une réputation monstrueuse. J'ai dû être traînée de force devant psys, éducateurs. Liberté surveillée. Bref, le résultat de tout ça a été de m'affaiblir encore un peu plus physiquement mais mentalement j'en ai tiré une sacrée rage de vivre !

Cette année-là j'ai aussi eu la chance de rencontrer un mec merveilleux, humain, libre, respectueux, qui a changé ma vie et m'a appris à aimer le sexe et à le voir comme autre chose que de la violence et de l'oppression. Le fait qu'une personne que j'aime me regarde sans dégoût, ça me paraissait irréel ! Ah, il en a fallu du temps pour apprendre à aimer ce corps, mon corps dans ses yeux, et réaliser les souffrances que je me suis infligées pour correspondre à des critères qui, même si je le croyais, n'étaient pas les miens, accepter de se laisser prendre en photo, etc… Trouver le corps avec lequel je puisse me sentir à l'aise, libre, sans avoir à me soucier d'un quelconque idéal à atteindre. J'ai aussi compris l'intérêt de me respecter moi-même, la violence et le mépris venant

des autres étant bien suffisants à gérer : il y a environ un mois, je me suis fait agresser sexuellement par un porc de 50 ans en rentrant d'un festival. J'en suis sortie vivante mais plus ou moins morte à l'intérieur, avec ce corps que je commençais à respecter, sali, souillé, pourri. Je me suis sentie totalement vide, sans force, sans envie, avec tellement de haine et de révolte, déchirée entre l'envie de vivre et celle de crever, le tout sur un fond de peur. C'est ce que je trouve le plus dur à vivre, la peur, l'angoisse permanente que je ressens depuis cette agression. C'est une véritable oppression : non seulement un inconnu prend possession de mon corps par la force, me traite comme un morceau de viande mis à disposition pour assouvir ses pulsions, mais en plus il a de l'influence sur ma façon de vivre, sur ma liberté ! J'ai toujours été une vadrouilleuse mais à présent j'ai peur de sortir, peur de rentrer seule, peur de rêver au hasard des rues, peur quand celui que j'aime me touche, je ne peux pas parler avec un homme sans paniquer irrésistiblement… Le sexe c'est une formidable expression de la liberté. Aucune morale n'a à le réglementer, codifier, limiter. Chaque femme peut décider de sa sexualité sans que personne n'ait à la juger. La violer, c'est l'atteindre au plus profond, la briser, l'humilier, la tuer.

Enfin, je me dis : humiliée, blessée, oui, mais soumise jamais, je ne veux pas baisser la tête !
A travers certains sports comme l'escalade j'arrive à reprendre le contrôle de mon corps, et par là le contrôle de ma vie, petit à petit, pour relativiser les échecs comme rester enfermée des jours

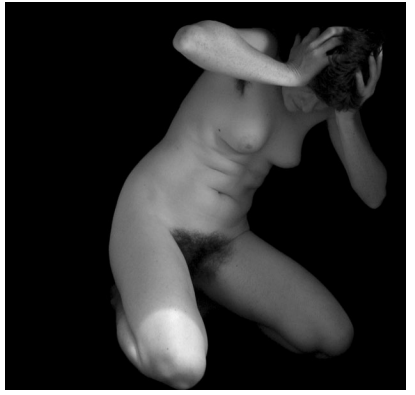
transformer
la relation
à notre corps

Carla Rice

Traduction de l'anglais (Canada), par Fabienne Meunier et Myriam Battarel, de l'article « Out from Under Occupation. Transforming Our Relationships with Our Bodies », paru dans la revue Canadian Woman Studies/Les Cahiers de la Femme, Volume 14, Number 3 (Juillet 1994).

des territoires occupés nos corps

J'ai souvent ressenti une sensation physique très pénible qui, je le sais, est liée à la perception que j'ai de mon corps et de moi-même dans le monde. Cela se manifeste par un désir incontrôlable de m'évader de mon corps. De vouloir littéralement m'en éjecter – fuir une présence honteuse et douloureuse. C'est un besoin de me délivrer d'une réalité inexprimée, indicible, qui menace de m'envahir et de me tuer à petit feu. Quand je pense à ce désir de fuite, je me demande si je suis seule à ressentir cela. Quand je regarde autour de moi et observe de nombreuses femmes souffrant en silence, je réalise que ces sentiments personnels sont partagés.

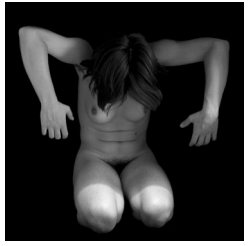


Chaque jour, partout, des millions de femmes se livrent à des actes d'autodestruction contrôlés ou non, ritualisés et routiniers. Nous nous privons en silence, nous nous affamons, jeûnons et faisons de l'exercice à outrance, reliant le bien-être émotionnel à un idéal hors d'atteinte. Nous nous assommons également avec des drogues ou de l'alcool, nous nous tailladons, contusionnons, brûlons la peau, ou nous nous dissocions de notre corps, dans l'espoir de survivre en lui échappant entièrement. La plupart d'entre nous supportons cette souffrance en silence, craignant d'être considérées comme folles ou malades. Pourquoi

sommes-nous si nombreuses à infliger de tels châtiments à nos corps ? D'où viennent ces sentiments de dissociation, cette lutte, cette douleur ?

Je pense qu'ils s'appuient sur des expériences de vie personnelles qui ont entraîné un dégoût de soi et de son corps. En même temps, je pense que ces expériences personnelles en question ont un sens politique profond. Ces sentiments proviennent selon moi d'une projection collective des tares de notre société sur le corps des femmes, et s'enracinent dans une tentative séculaire de contrôler et de coloniser les femmes. Nos ressentis collectifs de dégoût, de honte et d'aliénation sont les retombées d'une guerre – un conflit mené sur le terrain de nos corps. Ce conflit, qui se joue sur le terrain de ce qui nous définit en tant que femmes, est mené à travers la régulation, le contrôle, la suppression et l'occupation de pratiquement tous les aspects de notre être physique – sexualité, tenue, apparence, comportement, force, santé, reproduction, silhouette, taille, espace, expression et mouvement. Les effets de cette guerre sur nos corps, nos pensées et nos états d'esprit sont semblables aux effets de violence sur le terrain de n'importe quelle autre guerre – souffrance, chaos, famine, mutilation, dévastation et même mort.

Si cette analyse paraît trop extrême, trop drastique, trop radicale, trop enragée, pensez aux legs culturels et personnels que nous

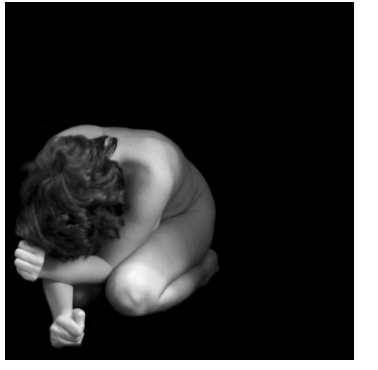


partageons en tant que femmes. Pensez au nombre de femmes qui vivent au quotidien sous la contrainte et la violence, à celles qui sont écrasées par le poids de la honte et du mépris de soi, à celles qui ne peuvent vivre librement et pleinement dans les limites de leur peau, qui sont aliénées dans leur corps et vivent en dehors d'elles-mêmes. Souvenez-vous des 38 % de femmes qui portent les cicatrices d'abus sexuels, des 25 % qui vivent blessées par le viol, des 80 % qui ont été tailladées ou couvertes d'hématomes par des actes quotidiens de violence sexuelle, et souvenez-vous des innombrables femmes qui sont violées, violentées et menacées au moment où vous lisez cette phrase. Et pensez à l'hostilité qui nous entoure, aux images dévalorisantes, à tout ce qui témoigne de notre statut inférieur, et à la façon dont chacune d'entre nous réagit à cela, par les actes intimes d'autodestruction auxquels nous nous livrons, et par la honte que nous portons dans nos corps comme un lourd fardeau qui nous lie et nous enchaîne à un ennemi inconnu.

Rappelez-vous celles d'entre nous pour qui la nourriture représente un poison, qui ne peuvent vivre dans leur corps, qui se privent elles-mêmes, s'affament et font tout ce qui est en leur pouvoir pour atteindre un idéal de plus en plus artificiel, changeant et réducteur. Pensez aux femmes qui ont trouvé refuge dans les vapeurs mornes et sombres de l'alcool et des drogues, perdues dans une spirale d'autodestruction ; et à celles d'entre nous qui

fuient la réalité, qui sont fragmentées, divisées, déchirées, et qui sombrent littéralement dans la folie. Et pensez à la femme qui se taillade la peau, qui se blesse et se brûle de rage et de peur, parce qu'elle n'a pas les mots pour dire son tourment. Pensez à la femme qui se gave, se fait vomir et se prive de nourriture parce qu'elle ne connaît pas d'autre moyen pour exprimer sa douleur et son désespoir. Et souvenez-vous de la femme qui a survécu au viol mais qui succombe à cette guerre en mettant fin au cauchemar par l'acte définitif du suicide.

Rappelez-vous ces femmes, vos sœurs, amies, voisines, connaissances, proches, collègues, mères, filles, vous-mêmes. Rappelez-vous ces femmes et réfléchissez à nouveau à la métaphore de l'occupation. La haine des femmes – qui s'exprime à la fois dans les images et les actes de violence quotidiens – nous entraîne hors de nos corps. Elle nous fait également perdre la raison. La haine des femmes qui se joue sur le terrain de notre corps, est dirigée contre nous précisément à cause de ce corps. En d'autres termes, cette haine s'enracine et se développe dans le corps féminin. Le corps féminin est devenu le champ de bataille de la guerre contre les femmes, et le champ de bataille lui-même est devenu notre pire ennemi.



occuper la place

La guerre menée sur le corps des femmes est d'abord un conflit sur les mensurations et la silhouette, sur le terrain et le territoire de nos corps, par l'usage de tabous culturels profondément ancrés et un diktat patriarcal puissant contre les femmes qui occupent la place et qui réclament leur propre espace.

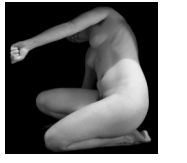
Paradoxalement, alors que nous, femmes, avons gagné du terrain dans les sphères publiques au cours du XX^{e} siècle dans la culture occidentale, nous avons gravement et désespérément reculé, occupant de moins en moins d'espace réel, physique. De fait : 90 % d'entre nous n'aimons pas la taille et la silhouette de notre corps, 70 % faisons continuellement des régimes, près de 20 % d'entre nous développons de graves troubles liés à la nourriture et au poids. Alors que 50 % des Canadiennes font déjà un régime avant l'âge de neuf ans, et que beaucoup de filles, n'ayant pas plus de trois ans, expriment déjà une insatisfaction à l'égard de leur corps, nous léguons nos souffrances à une nouvelle génération de femmes et les regardons prendre le relais de notre douleur la plus intime [Hutchison ; Canadian Gallop Poll ; Holmes & Silverman].

Nous avons été élevées dans une culture où les mensurations du corps sont d'une importance extrême, où la minceur est synonyme de santé, de séduction, de moralité et de sexualité. Où, en fait, la valeur essentielle d'une femme dépend de sa capacité à mincir. Marilyn Monroe, qui incarnait l'idéal féminin dans les années 1950, aurait sans doute une dizaine de kilos de trop pour les standards d'aujourd'hui. C'est seulement à partir des années 1960 que l'idéal de beauté squelettique pour les femmes gagna en importance, avec l'explosion du top model Twiggy sur la scène de la mode. A l'apogée de sa carrière, ses mensurations étaient de 1m73 pour 44 kilos. Aujourd'hui, l'idéal de beauté est plus squelettique que jamais, incarné par des modèles d'une maigreur famélique comme Kate Moss, dont les mensurations relevées par les médias varient entre 1m70 et 1m73 pour 44 kilos ou 47,5 kilos.

Les messages prônant l'importance d'être mince sévissent couramment dans la publicité, en particulier celle diffusée par les industries des produits de beauté et de régimes. Il s'agit d'industries milliardaires d'Amérique du Nord, dont les marchés s'alimentent et s'étendent simplement par la propagation d'une idée insécurisante sur le corps parmi un nombre de plus en plus grand de consommateurs/trices. Nul besoin d'un œil averti pour remarquer que la publicité dans les magazines populaires, les journaux ou à la télévision, promeut un idéal de beauté jeune, blanc, robuste, parfait et, par-dessus tout, mince. Les femmes, en particulier, sont continuellement assaillies par des publicités qui clament « vous n'êtes

jamais assez riche ou assez mince », « j'ai peur de le perdre si je ne perds pas du poids », et « obtenez en deux semaines la silhouette que les mecs aiment ».

Des recherches confirment ces observations. Une enquête a montré que presque 70 % des personnalités féminines des trente-trois émissions télévisées les plus regardées, contre seulement 17 % des personnalités masculines, étaient minces [Silverstein *et al.*]. Une enquête portant sur trois magazines féminins a montré que le pourcentage de modèles féminins minces est passé de 3 % dans les années 1950 à 46% dans les années 1980 [Gagnard]. Une autre enquête portant sur cinq magazines féminins a montré que l'indice de grosseur des modèles féminins a baissé de 55 % entre les années 1950 et les années 1980, alors que la place consacrée aux articles concernant la perte de poids a été multipliée par cinq [Snow & Harris]. En fin de compte, les recherches ont montré que l'idéal de beauté est devenu 23 % plus mince sur une période de vingt années tandis que le poids des femmes a augmenté, en moyenne, de 4 % [Garner *et al.*].



Comment cette focalisation sur la minceur affecte-t-elle les femmes ? Les pressions socio-culturelles qu'elles subissent pour réduire le poids de leur corps ont très clairement entraîné une augmentation des cas d'anorexie et de boulimie. C'est au cours du XX^{e} siècle que l'anorexie, phénomène rare jusque là, s'est développée de manière spectaculaire. La boulimie, trouble lié à l'anorexie, était en réalité inconnue avant

ces trente dernières années. Il ne s'agit pas seulement de problèmes spécifiquement culturels et historiques, mais aussi de problèmes sexués : entre 90 et 95% des personnes présentant de sérieux troubles alimentaires sont des femmes. Les premières recherches ont suggéré que l'anorexie et la boulimie touchaient surtout les femmes blanches de la classe moyenne supérieure. Toutefois, ces statistiques ne pouvaient pas être représentatives car elles étaient souvent recueillies dans des centres de soins, des secteurs scolaires et des zones géographiques qui n'étaient pas accessibles aux femmes disposant de faibles revenus et non blanches. Les recherches montrent maintenant une augmentation du nombre de femmes noires et asiatiques qui ont des difficultés d'alimentation [Rosen *et al.* ; Hsu]. Ces nouvelles données recoupent ma propre expérience professionnelle. J'ai constaté que la plupart des conflits les plus dévastateurs liés à la nourriture et au poids sont l'expérience de groupes de femmes doublement marginalisées.

Beaucoup de femmes qui ne sont ni anorexiques ni boulimiques affrontent des problèmes apparentés tels que les régimes yoyos, une alimentation

compulsive ou une préoccupation constante concernant la nourriture et le poids. Au cours des dix dernières années, les chercheur-e-s ont commencé à se pencher sur les effets négatifs de l'engouement pour les régimes et à porter un regard critique sur ce que ces programmes de régimes affirment. Il est tout d'abord évident que pratiquement tous ces programmes obtiennent des résultats très médiocres. Des études montrent que près de 95 % des personnes au régime reprennent la totalité du poids perdu au cours de l'année suivante [Polivy & Herman]. Les régimes ne sont pas seulement inefficaces dans le long terme, mais il est désormais clair qu'ils comportent une certaine part de risques. En plus d'une alimentation déséquilibrée, les régimes entraînent affaiblissements, fatigues, vomissements, boulimie, prise de poids, obésité et mort soudaine suite aux dommages que le cœur a subis [Ciliska]. Les régimes peuvent aussi être à l'origine du diabète et de maladies cardiaques.

La plupart des femmes qui ont grandi en Amérique du Nord, quels que soient leur âge, leur appartenance ethnique, leur race ou leur classe, ont appris qu'il était indigne, malsain et même

immoral, de ne pas être capable de garder « la ligne ». Comble de l'ironie car, dans de nombreuses sociétés à travers l'histoire et les différentes cultures, le fait d'être grosse était associé à un statut social enviable, la grosseur étant un signe de santé là où la nourriture n'abonde pas. Il y a environ 25 000 ans, les rondeurs des déesses étaient vénérées à peu près partout dans le monde. Dans de nombreuses cultures, la grosseur était admirée comme un symbole de fertilité, de force et de prospérité, tout ce dont la survie de l'humanité dépend [Sheinin]. Même dans la culture occidentale, elle était associée à la jeunesse et à la beauté, comme le montrent les peintures de femmes bien en chair, potelées, du XIX^{e} siècle, représentées par des artistes comme Renoir. Cela peut sembler difficile à croire aujourd'hui mais les publicités des années 1930 vantaient en réalité la prise de poids, attirant les consommatrices avec des slogans alléchants comme « Etre maigre, c'est dangereux » et « Les femmes maigres ne sont pas désirables ».

Pourtant, nous avons appris à mépriser la grosseur. Les personnes grosses, en particulier les femmes grosses, sont victimes de nombreuses moqueries de la part des humoristes et sont vulnérables à l'humiliation publique et au ridicule. Les professionnels de la santé estiment que les personnes grosses sont davantage « perturbées » que les personnes minces et ont outrageusement tendance à considérer le sur-poids comme cause directe de tout problème de santé. Les personnes grosses ont un taux d'accès à l'université plus faible, une probabilité réduite d'être embauchées, et des salaires moins élevés [Bray ; Canning & Mayer ; Gortmaker *et al.*]. Pourquoi notre culture a-t-elle déclaré une guerre à la grosseur ? La haine de la grosseur est justifiée pour des raisons de santé. La grosseur est méprisée parce qu'elle est vue comme dépendante de la volonté d'un individu. Pourtant, la grosseur n'est pas une maladie ni un symptôme de faiblesse et de déchéance morale. Il s'agit d'un trait hérité génétiquement, tout comme la taille par exemple. Les femmes grosses peuvent être en aussi bonne santé que les femmes minces et les risques de santé liés à la grosseur sont non seulement largement exagérés, mais ils peuvent même être causés par les régimes [Ernsberger & Haskew]. De plus, les femmes ont dans le corps un pourcentage adipeux plus élevé que les hommes, car la graisse est nécessaire au fonctionnement menstruel et reproductif.

La guerre contre la grosseur peut être considérée comme un moyen incontestable de saper notre confiance en nous, de détourner le pouvoir potentiel de nos corps et de dévaluer complètement nos capacités reproductives. Toutes les femmes, qu'elles soient grosses, moyennes, ou minces, apprennent que la grosseur est certainement la cause fondamentale et justifiée de leur souffrance, et que la minceur est le moyen de sortir de l'oppression. Le culte de la minceur offre aux femmes un moyen alternatif et convaincant d'accéder au pouvoir – en manipulant notre corps, pour se façonner une silhouette pré-pubère, plus proche des lignes masculines, dans l'espoir de gagner le pouvoir que le fait d'être un homme procure. C'est un moyen illusoire d'atteindre ce pouvoir. Car, au lieu de nous libérer de la douleur et du conflit, la recherche de la minceur nous plonge encore plus dans un état de désespoir. Notre apparence physique est une préoccupation vide de sens : elle nous prend une énergie et un temps précieux, qui pourraient être consacrés à la recherche du sens et de la substance de notre vie. Cela divise chacune d'entre nous en nous faisant opérer une séparation destructrice entre notre corps et notre esprit, en nous faisant opposer l'un et l'autre. Et cela nous enferme dans une prison invisible, dans une spirale douloureuse et sans fin d'autocritique et de punition.

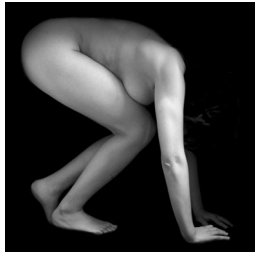
blanche oppression

La guerre menée contre le corps des femmes est aussi un conflit sur la race et la couleur de peau. Conflit qui se joue à travers des stéréotypes, profondément ancrés, sur la valeur et la beauté de la blancheur qui imprègnent notre culture et notre langage, et qui sont utilisés pour la colonisation des personnes non blanches et des sociétés non occidentales.

Si vous voulez des preuves, ouvrez n'importe quel magazine de mode populaire. Les femmes noires, les femmes latino-américaines, les femmes d'Asie du Sud-Est, les femmes d'Asie du Sud, et les femmes Indiennes d'Amérique, sont quasi invisibles. L'image dominante promue dans la culture nord-américaine est, de façon écrasante, eurocentriste : peau blanche, cheveux blonds, yeux bleus et traits de visage européens. Lorsque des images de femmes de couleur apparaissent dans les principaux médias, soit elles sont proches autant que possible de cet idéal blanc, soit elles renforcent des stéréotypes racistes. Pensez, par exemple, à un

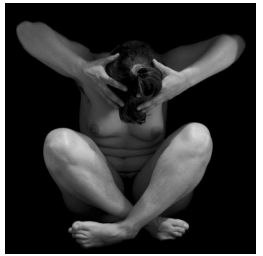
modèle comme Naomi Campbell et à des actrices comme Jasmine Guy ou Hallie Berry. Pourquoi Naomi apparaît-elle souvent sur scène arborant de longues mèches blondes ? Pourquoi les femmes noires représentées dans les magazines populaires ou à la télévision sont, dans leur immense majorité, celles qui ont des cheveux raides et une peau claire ? Pourquoi voit-on rarement des variations dans la texture des cheveux et dans l'ensemble de la gamme des couleurs de peau représentées ? Si des images de femmes noires, plus diverses et plus fortes, sont en train d'apparaître, ce mouvement ne se manifeste que dans les marges de la culture populaire.

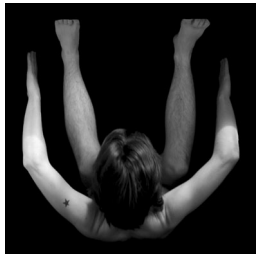
Les fondements des conceptions de la beauté en Occident sont des stéréotypes profondément ancrés sur la signification de la blancheur et de la noirceur. La blancheur n'est pas seulement asso-ciée à l'attrait physique, mais aussi à la pureté, à la bonté, à la richesse, à la supériorité intellectuelle et à la moralité. La noirceur, en revanche, est utilisée pour connoter la laideur, le mal,



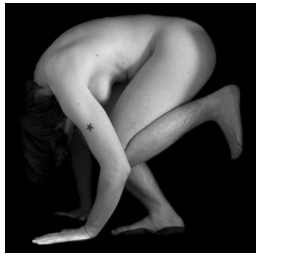
la pauvreté, l'infériorité et le manque de moralité [hooks ; Morrison]. La culture et la langue anglaise sont toutes deux imprégnées de ces valeurs, tout comme d'ailleurs notre imagerie collective. Pensez à la campagne de publicité menée il y a quelques années par une société multinationale de vêtements pour la jeunesse. La publicité montrait un enfant blanc, blond, aux yeux bleus, vêtu comme un ange. À ses côtés, se tenait un enfant noir aux yeux bruns, dont les cheveux avaient été coupés de façon à ressembler à des cornes.

La publicité met aussi en scène les femmes non occidentales dans des rôles de soumission à l'égard de personnes occidentales. « C'est vrai, nous formons nos hôtesses plutôt jeunes », déclare une publicité pour une compagnie aérienne. Elle montre de jeunes filles pakistanaises qui semblent avoir entre quatre et neuf ans, et qui paraissent ravies de servir les voyageurs et les hommes d'affaires. Cette publicité contient une allusion tacite au commerce sexuel international et à l'exploitation sexuelle des jeunes filles. L'image fait référence, en même temps qu'elle y participe, aux processus parallèles de colonisation occidentale et masculine : l'occupation du corps des femmes du Tiers-Monde par les hommes occidentaux et la colonisation des économies et des cultures du Tiers-Monde par l'Ouest. Un autre exemple de cette tendance se retrouve dans une publicité récente montrant une femme chinoise qui en est réduite à porter son « petit livre rouge pour porter un petit rouge à lèvres ». Cette publicité n'aurait pas semblé possible il y a





seulement dix ans. Néammoins, avec la conversion de la Chine à une économie de marché, cela ne semble plus seulement possible, mais en quelque sorte inévitable. Les sentiments de honte, de dégoût de soi, d'humiliation et d'indignité, sont ressentis communément par les femmes qui sont incitées à se conformer à un idéal renforçant un mythe d'infériorité non blanche comme il renforce la supériorité de la culture blanche [Morrison ; hooks]. Une femme noire que je connais m'a dit qu'elle se sentait tellement laide et honteuse dans son enfance, qu'elle avait souhaité que ses cheveux tombent et repoussent bouclés et doux. Une autre jeune femme m'a dit combien elle avait été harcelée à l'école à cause de la taille de ses lèvres et de la forme de son nez. Et une autre encore m'a décrit combien elle était ridiculisée par d'autres enfants à l'école, qui l'affublaient de surnoms dégradants à cause de la forme de son nez et de la texture de ses cheveux. Une amie hispanique se souvient que ses conceptions de la beauté avaient

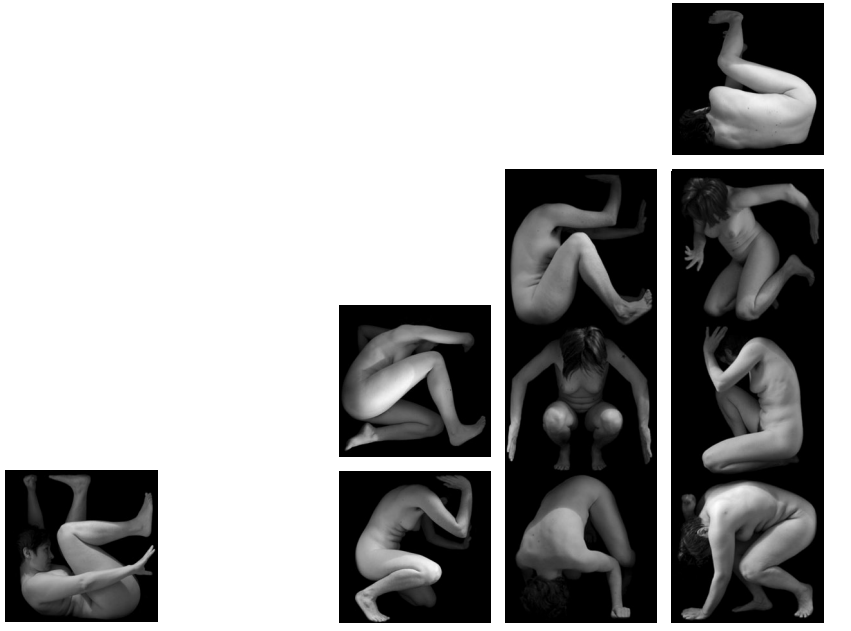


été bouleversées lors de sa socialisation à l'école où elle s'est mise à avoir honte de ressembler à sa mère et ses tantes. Les idéaux occidentaux de la beauté créent plus qu'un système de valeurs ; ils recréent et perpétuent des stéréotypes qui détruisent la qualité et l'intégrité des personnes non occidentales et non blanches. Enfin, ils renforcent la domination économique, sociale et politique de l'Occident.

La guerre menée contre le corps des femmes est une guerre contre notre droit d'exister telles que nous sommes, avec toutes nos imperfections et nos défauts, bosses, creux, rides et lignes, tous les traits avec lesquels nous sommes nées et qui se transforment, avec la vie qui passe, l'âge et

à la recherche de la perfection

l'approche de la mort. La guerre contre le corps des femmes est aussi une guerre contre notre droit d'exister tout simplement, avec toutes nos forces, nos limites, nos capacités et nos vulnérabilités, dans notre entière diversité et notre commune humanité.



Au cours de la dernière décennie, le nombre de femmes nord-américaines choisissant de passer sous le scalpel du chirurgien pour des raisons esthétiques a plus que doublé. Il était estimé en 1991 à environ 1,5 million. Pourtant, la chirurgie esthétique n'est pas sans risque. Certaines en meurent. Beaucoup connaissent de sérieuses complications. Une femme ayant eu une opération au ventre, par exemple, a eu une attaque cardiaque suite aux complications post-opératoires. Une autre a eu la vue détériorée de façon

irréversible et le visage balafré à cause d'un masque chimique censé effacer les rides. Et également une femme de Toronto a vraisemblablement succombé aux suites d'une opération de liposuccion ratée.

Dans un monde sensé, une seule mort suffirait pour remettre en question sur un plan éthique le fait de pratiquer des opérations de chirurgie esthétique qui ne sont pas nécessaires. Pourtant tel n'est pas le cas. Les débats sur la chirurgie esthétique voient la question de la réglementation – définir qui est habilité à réaliser l'opération – comme la question cruciale, et ne se demandent pas si elle devrait être réalisée ou non. Les imperfections physiques sont même devenues des « maladies », nécessitant une intervention médicale propre. Il y a quelques années, la Société Américaine des Chirurgiens Plasticiens a fait pression pour que l'implant mammaire soit classé comme opération nécessaire. « Il existe une idée fausse communément partagée selon laquelle augmenter le volume du sein féminin n'apporterait rien à la santé ou au traitement de maladies... Ces difformités [les seins de petite taille] sont réellement une maladie qui entraîne un sentiment d'incomplétude, un manque de confiance en soi, une distorsion de l'image du corps et une absence totale de bien-être due à un sentiment de manque de féminité. »

Dans cette industrie, les notions de beauté sont, comme l'idéal lui-même, basées sur des valeurs racistes. Une peau plus claire est préférable à une peau plus sombre, un nez droit est plus « raffiné » qu'un nez large et des yeux ovales plus beaux que des yeux en amande. Dans le film *Two Lies* (Pam Tom, 1989), l'un des personnages principaux décide de subir une opération de chirurgie esthétique afin de « mettre en valeur » la forme de ses yeux. Ses deux filles éprouvent un panel de sentiments, allant de la rage à la honte en passant par la tristesse, en voyant leur mère décider de modifier ses yeux. Le film montre de manière poignante à quel point les conceptions occidentales de la beauté sont intériorisées par cette femme asiatique. Dans une scène, les filles parcourent un manuel de chirurgie esthétique qui suggère que les femmes « orientales » devraient réfléchir à ouvrir leurs fenêtres sur le monde en faisant enlever le « capuchon » de peau au dessus de leurs yeux. Ceci explique le fait que ces interventions sur les yeux ne sont pas seulement courantes en Amérique du Nord mais qu'elles sont aussi l'opération de chirurgie esthétique la plus répandue dans des pays comme le Japon.

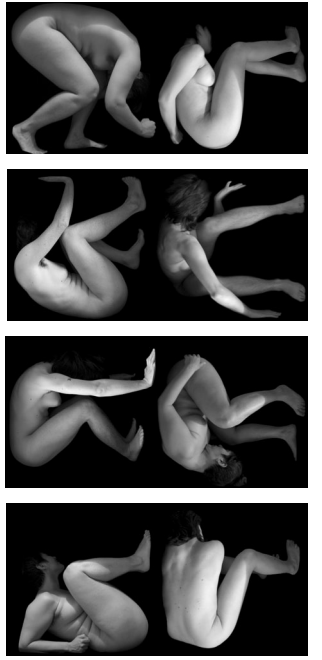
La beauté est un maître et un juge extrêmement sévère de la valeur des femmes, et son idéal exige une perfection surhumaine. Par conséquent, ses effets sur les femmes handicapées sont encore amplifiés. Les femmes handicapées sont en effet perçues et représentées comme étant encore plus « imparfaites » que les femmes non handicapées. Il suffit pour illustrer cela de penser au nombre de femmes handicapées représentées à la télévision ou dans les films. Combien de fois nous montre-t-on une femme handicapée affirmée et sexuellement attirante ? Apparaît-elle souvent comme une femme séduisante, désirable ? Il y a quelques mois, j'ai appris qu'un prospectus pour un magasin de Toronto représentait un modèle en fauteuil roulant. Alors qu'à première vue l'image semblait positive, la photo suivante montrait la même femme portant une nouvelle tenue, mais cette fois on la voyait debout !

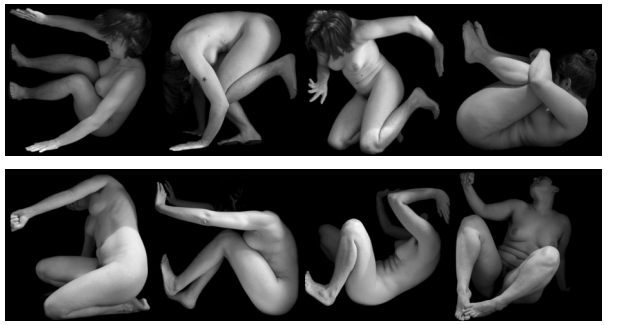
Dans notre culture, les femmes handicapées sont presque complètement invisibles. Ceci est lié au fait qu'elles sont considérées comme de la « marchandise endommagée », comme des femmes tellement indésirables à cause de leurs défauts physiques qu'elles ne « séduiront jamais un homme » [Driedger & D'Audin]. Quand des femmes handicapées sont représentées, elles sont montrées comme des enfants ou des victimes qui font pitié, que l'on doit traiter avec condescendance ou dont il faut prendre soin. Pensez à la représentation de femmes ou de filles handicapées sur les affiches de certaines institutions caritatives. Les images sont faites pour inspirer la bienveillance et la générosité, tout en créant un sentiment de culpabilité et de pitié. Ce type d'images a eu un impact absolument dévastateur sur des femmes handicapées, laissant chez certaines une impression de médiocrité, de honte et d'asexualité.

La popularité de la chirurgie esthétique, le culte de la jeunesse et la difficulté à accepter le fait de vieillir sont révélateurs de l'obsession de l'immortalité en Occident. La manière de traiter les femmes handicapées reflète notre souci de perfection et la négation collective de notre humanité commune. Les corps des femmes, en étant le lieu des conflits et désirs dominants, sont devenus le terrain où se joue la poursuite illusoire de la jeunesse éternelle, de la perfection et de la beauté. Ainsi, ces corps ne peuvent vieillir et s'écarter d'une perfection absolue sans nous renvoyer au fait que nous allons tous et toutes, en tant qu'individu, vieillir et mourir, et que nous avons en réalité peu de contrôle sur notre mort.

la guerre

En définitive, la guerre contre le corps des femmes est un conflit désespéré contre notre humanité et contre notre droit d'exister en dehors de toute domination et de toute violation ; nous vivons littéralement un état de siège, une invasion au plus profond de nous-mêmes, où nos corps sont des territoires occupés, où nos esprits, nos cœurs et âmes sont à découvert et notre existence même mise en jeu.

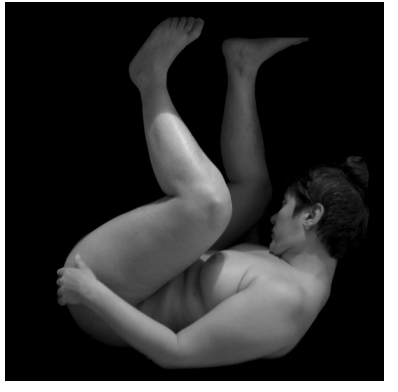




Pratiquement toutes les femmes dans notre société sont élevées dans l'idée que l'estime de soi est associée à l'apparence. Dès la toute petite enfance, on nous encourage à investir dans notre apparence et on nous récompense quand nous réussissons à atteindre l'idéal de beauté. La plupart des femmes en Amérique du Nord grandissent en effet avec l'idée que le fait d'avoir du pouvoir dépend intimement de la manière dont on parvient à se rapprocher des standards de beauté du moment. Nous apprenons que la beauté est à la fois notre principale raison d'être et notre mission spirituelle dans la vie, que notre pouvoir repose sur notre corps et

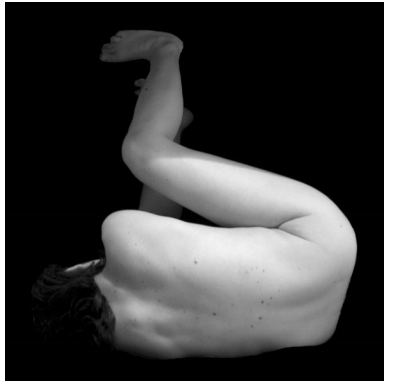
sur notre capacité à séduire les hommes. « Dave a sifflé une autre femme, alors je me suis vengée. », peut-on lire sur une publicité. Comment se venge cette jeune femme noire ? En achetant une crème spéciale pour égaliser et éclaircir le ton de sa peau, en « se vengeant » contre son corps, sa couleur de peau et contre une autre femme. Ainsi, l'homme est absous de toute responsabilité dans le harcèlement, et une compétition se crée entre les deux femmes dans le but d'obtenir son attention et son approbation.

Dans son livre *Ways of Seeing*, John Berger déclare : « Les hommes regardent les femmes. Les femmes se voient elles-mêmes en train d'être regardées. Ceci détermine non seulement la plupart des relations entre hommes et femmes mais également la relation des femmes à elles-mêmes. » Selon Berger, les femmes apprennent à voir leur corps comme reflet de leur être et, en même temps, à considérer leur corps comme un objet. Pour beaucoup de femmes, le corps est un miroir du « moi ». C'est aussi un objet dont elles deviennent profondément aliénées. Ce paradoxe conduit la plupart d'entre nous à vivre notre corps comme un lieu fondamental de conflit et de douleur. Nous apprenons à être objectivées et à nous objectiver nous-mêmes. En

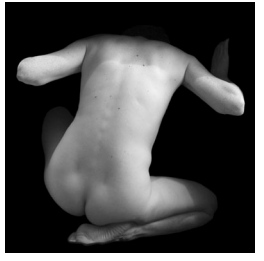
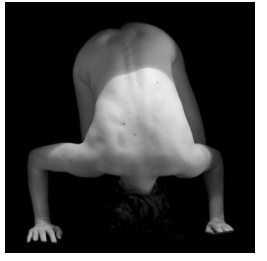
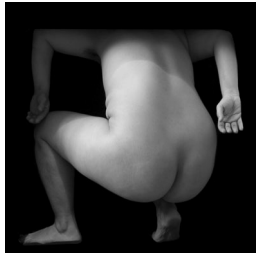


devenant des objets, nous nous trouvons coupées de notre humanité. Encore et toujours, nous voyons le corps féminin morcelé, coupé et découpé ; dans une publicité, le corps féminin est utilisé comme support pour un flacon de crème pour la peau ; dans une autre, nous voyons seulement le torse d'une femme ; dans une troisième, elle a les yeux bandés par un foulard ; et dans une quatrième, elle est réduite au silence par les mains d'un homme qui la bâillonne.

Chercher à embellir son corps peut être analysé comme un acte érotisé de violence contre soi. Se priver de nourriture, se taillader, se gaver et se faire vomir, sont autant d'actes de souffrance que l'on s'impose à soi-même. Ce sont des formes d'automutilation culturellement admises qui nous conditionnent à contrôler nos corps, et qui nous apprennent à prendre du plaisir dans notre propre objectivation, violation et souffrance. Une publicité pour un centre d'amaigrissement illustre précisément ce point. On y voit le torse et les membres d'une femme attachés à un appareil d' « exercice passif » (un appareil qui envoie de petits courants électriques à travers le corps, afin de stimuler passivement les muscles). Des ventouses électriques

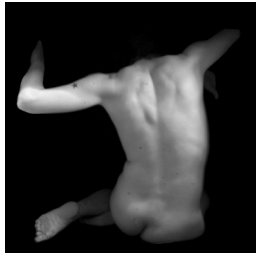
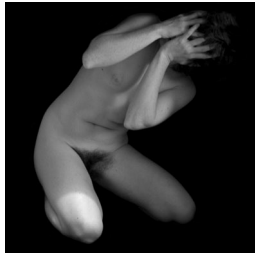


sont fixées sur différentes « zones à problème » du corps de la femme, notamment ses seins, et des fils électriques partent de chaque ventouse. Elle est debout, jambes écartées, et la photo est coupée juste sous les yeux. Quand on observe cette publicité, de nombreuses questions viennent immédiatement à l'esprit. Pourquoi les yeux sont-ils hors du cadrage de l'image ? (pour déshumaniser ?) Pourquoi ses jambes sont-elles écartées ? (pour la rendre sexuellement plus vulnérable ?) Pourquoi ne voyons-nous pas ses mains et ses pieds ? (est-elle attachée contre sa volonté ?) La photo fait évidemment allusion au bondage et au sadomasochisme.

Mais elle relie également la recherche de la beauté à la douleur et à la souffrance et, de plus, elle érotise les deux.
Je pense que ce thème est un fil conducteur commun dans la construction de nombreuses cultures à tradition patriarcale. A l'époque victorienne, il y avait de grands débats publics sur les mérites et les dangers du corset. Les filles des classes moyennes et supérieures commençaient à porter des corsets dès l'âge de douze ou treize

ans. Après un certain temps, les lacets étaient progressivement resserrés jusqu'à ce que la jeune femme ait une taille très fine. Cette pratique avait un effet nuisible évident sur le développement des os et du squelette, comme sur le développement des organes vitaux internes. Alors que les risques pour la santé et la douleur physique associés au corset étaient connus, pourquoi autant de femmes le supportaient-elles ? Fouiller dans le bas-ventre de la société victorienne fournit quelques indices troublants. On trouvait, dans la pornographie victorienne, des images de femmes débarrassées de leurs corsets, dont les tailles mesuraient entre 34 et

36 cm, qui laissent à supposer que les hommes victoriens étaient excités par ces tailles déformées, en forme de sablier. Bien que fanées et un peu ridicules, ces premières images pornographiques transcendent l'époque et le lieu – violents rappels de coutumes banales par lesquelles la souffrance des femmes est sexualisée.
Le bandage du pied en est un autre exemple. Pendant plus de mille ans en Chine impériale, le bandage du pied était pratiqué par les

femmes des classes supérieures. Les mères ou les femmes proches enserraient les pieds des fillettes dans des bandages, dès l'âge de trois ou quatre ans. Cette pratique était extrêmement douloureuse et beaucoup de jeunes filles mouraient de suites infectieuses. Pourtant, avoir un petit pied de lotus était essentiel pour toute fille qui n'était pas de classe paysanne ou pour laquelle les parents nourrissaient certaines aspirations sociales. Bien que très handicapant, le pied bandé constituait un symbole puissant d'appartenance à une certaine classe où l'oisiveté était possible. C'était aussi un signe incontestable de captivité et d'immobilité. Selon certaines analyses, cette pratique était également sexualisée. Récemment, j'ai eu l'occasion d'avoir entre les mains des chaussures qui avaient été portées par une femme chinoise dont les pieds avaient été bandés. Ne dépassant pas plus de 9,6 cm de long et seulement 3 ou 4 cm de large, elles témoignaient, comme un legs vide, de plus de mille ans de souffrances.

Mais la violence perpétrée contre nos corps n'est pas uniquement ni même en premier lieu auto-infligée. L'objectivation de nos corps et la sexualisation de nos souffrances créent une culture de tolérance à l'égard des violences contre les femmes. Il y a quelques années une célèbre marque de jeans a utilisé, dans une publicité, l'érotisation d'un viol comme moyen de vendre ses produits. Actuellement, une top-model célèbre est montrée dans une publicité, à quatre pattes, les seins presque complètement exposés aux spectateurs. Un homme se tient sur elle à califourchon, son visage

et son torse sont coupés de l'image. Il tire les cheveux de la femme en arrière, dont l'expression du visage mêle douleur et extase. Voir des femmes ainsi exhibées dans les magazines, moins qu'humaines, objets inanimés ou esclaves sexuelles, incite les hommes à nous insulter, nous rabaisser, user ou abuser de nous, et même à nous tuer, plus facilement [Rice & Langdon]. De fait, c'est bien la violence masculine qui est le point culminant de ces oppressions – l'arme la plus évidente utilisée pour nous opprimer et nous soumettre.

Quel est le lien entre les problèmes que posent la représentation du corps et la violence sexuelle ? Les statistiques montrent qu'entre 55 % et 75 % de femmes qui ont des problèmes d'alimentation ou de poids ont subi une forme de violence physique ou sexuelle, telle qu'une agression, un viol ou un abus sexuel. Mais que veulent dire ces chiffres ? Pour mieux saisir le lien, il est nécessaire de comprendre la nature de la violence elle-même. L'objectif premier de tout acte de violence est de déshumaniser ; tenter de conquérir, coloniser et réduire à l'esclavage un autre être humain, afin d'en faire un objet ou un outil, et de se l'approprier. La violence sexuelle signifie l'invasion de notre « moi » le plus intime. Elle transforme notre corps en champ de bataille, nous obligeant à vivre en état de siège contre l'invasion et l'anéantissement psychologique, qui est une forme de mort. L'acte de violence nous amène à nous retirer du champ de bataille dans la lutte pour maintenir notre intégrité et notre humanité. Du fait de l'acte de violence et de notre

fuite, nos corps deviennent des territoires occupés, propriétés de nos agresseurs. L'invasion et l'occupation créent une distance destructrice entre nos corps, nos esprits et âmes, une distance qui nous retire notre humanité [Chandler].
Nous apprenons à faire face à la violence et aux répercussions émotionnelles des traumatismes qu'elle provoque en utilisant nos corps pour dire notre douleur. La violence nous mène hors de nos corps. La douleur et l'horreur de ce crime s'expriment à travers les relations perturbées que nous avons à nos corps. Ainsi nous tombons dans un rapport conflictuel à la nourriture et la prise de poids, dans des problèmes d'alcool et de drogues ; nous nous mutilons, brûlons, et refusons de vivre dans notre corps ou le fuyons entièrement en nous en dissociant. De cette façon, le lieu de notre violation devient également le moyen par lequel nous donnons voix à nos expériences de victimes dans une culture où, sans cela, nous sommes réduites au silence [Rice & Langdon].

transformer

À chaque fois que nous, femmes, nous regardons à travers l'œil de notre culture, nous nous voyons à travers l'œil dominant. Nous nous comparons à des idéaux de beauté inaccessibles qui ne font que renforcer un système sexiste, raciste et de compétition. Nous consommons des images qui nous occupent et nous retirent tout pouvoir. Quand nous nous regardons à travers l'œil dominant, nous devenons autocritiques et juges. Nous cessons de nous aimer et de prendre soin de nous. Nous finissons par nous sentir coupées en deux

la relation à nos corps

– nos corps deviennent des objets à manipuler et punir afin de les rendre plus acceptables. Nous nous retrouvons engagées dans une guerre contre nos corps, une guerre que nous ne pourrons jamais gagner. La société habite nos corps, nous l'avons incorporée dans notre chair et dans nos os.

Comment échapper à cette guerre contre nos corps ? Je possède une expérience personnelle de ce conflit à la fois en tant que femme qui a été profondément marquée par les images dégradantes couramment diffusées, et en tant que femme ayant subi des violences sexuelles. J'ai aussi passé de nombreuses années de ma vie à lutter pour rester en-dehors de mon corps, à le vivre comme un objet ; à essayer de me protéger en refusant d'habiter un corps que j'avais depuis longtemps cessé de m'approprier. Comment m'en suis-je sortie ? Comment certaines d'entre nous parviennent-elles à se protéger ? Dans notre culture, la plupart des femmes sont mal dans leur peau et manquent d'assurance, ce qui rend difficile même l'idée d'une libération. Peu d'entre nous sont capables de survivre en conservant un sentiment d'intégrité corporelle dans un monde où pèsent des forces puissantes pour nous amoindrir et nous diviser.

Je vois une manière de transformer la relation à nos corps dans le double processus de résistance et d'affirmation de soi. Dans de nombreux cas, la transformation implique que nous nous regardions nous-mêmes et le monde autour de nous à travers une double perspective – que nous identifiions la violence et l'oppression qui nous menacent et, en même temps, que nous reconnaissions notre potentiel, nos forces et nos capacités. Si chacune d'entre nous pouvait construire ses ressources personnelles, apprendre à avoir confiance en son esprit créatif et expressif, et développer sa capacité à soutenir réellement et à respecter chacune d'entre nous malgré nos différences, nous pourrions collectivement trouver notre pouvoir. En rejetant la vision dominante, en luttant pour se libérer de l'occupation, en trouvant le courage de raconter les vécus de traumatisme et d'oppression qui sont profondément enfouis dans nos corps, en gardant confiance en nos forces individuelles et notre potentiel, en ravivant l'espoir d'un autre possible, et en apprenant à nouveau à rêver nos rêves bannis : autant de manières de reconquérir un territoire perdu, une histoire perdue, une mémoire perdue, une humanité perdue – des façons de reprendre ce qui nous a été retiré.

Carla Rice est coordinatrice du Centre National d'Information sur les Troubles du Comportement Alimentaire au Canada et membre fondateur du groupe Hersize : un groupe d'action contre les discriminations liées au poids. Elle a écrit de nombreux articles sur les troubles du comportement alimentaire, la discrimination liée au poids et l'image du corps. Son intérêt pour ces questions résulte à la fois de son travail de consultante auprès de femmes ayant un rapport perturbé à leur poids, et d'une réflexion sur les causes des perceptions problématiques du corps. Elle s'est également intéressée, en tant que lesbienne, aux liens qui existent entre la nourriture, l'obsession du poids et l'hétérosexualité. Elle vit à Toronto.

Bibliographie

Andres, R. "Effect of Obesity on Total Mortality." *International Journal of Obesity*. 4 (1980)

Bennett, William and Joel Gurin. *The Dieter's Dilemma*. New York : Basic Books, 1982.

Berger, John. *Ways of Seeing*. London : BBC/Penguin Books, 1972.

Bray, G.A. "The Risks and Disadvantages of Obesity." *Major Problems in Internal Medicine*. 9 (1976)

Bruch, Hilde. *The Golden Cage*. Cambridge : Harvard University Press, 1978.

Canning, H. and J. Mayer. "Obesity : Its Possible Effect on College Acceptance." *New England Journal of Medicine*. 275 (1966)

Chandler, Clarissa. "The Impact of Trauma on the Body." *More Than Skin Deep Forum*. Women's College Hospital Lecture Series. Toronto. May, 1993.

Ciliska, Donna. *Beyond Dieting : Psychoeducational Interventions for Chronically Obese Women*. New York : Brunner Mazel, 1990.

Day, Dian. *Young Women in Nova Scotia. A Study of Attitudes, Behaviour and Aspirations*. Halifax : Nova Scotia Advisory Council on the Status of Women, 1990.

Driedger, Diane and April D'aubin. "Women with Disabilities Challenge the Body Beautiful." *Healthsharing*. Winter/Spring (1992).

Ernsberger, P. and P. Haskew. "Health Implications of Obesity : An Alternative View." *The Journal of Obesity and Weight Regulation*. 6(2) (1987).

Gagnard, A. "From Feast to Famine : Depiction of Ideal Body Type in Magazine Advertising, 1950-1984." Ernest F. Larkin, ed. *Proceedings of the 1986 Conference of the American Academy of Advertising*. Nomman, Oklahoma, 1986.

Gortmaker, S.L., A. Must. J. M. Perrin *et al*. "Social and Economic Consequences of Overweight in Adolescence and Young Adulthood." *New England Journal of Medicine*. 329 (14) (1993).

Holmes, Janelle and Elaine Silverman. *We're Here, Listen to Us : A Survey of Young Women in Canada*. Ottawa : Canadian Advisory Council on the Status of Women, 1992.

hooks, bell (1992). *Black Looks : Race and Representation*. Toronto : Between the Lines, 1992.

hooks, bell (1993). *Sisters of the Yam : Black Women and Self Recovery*. Toronto : Between the Lines, 1993.

Hsu, G. "Are Eating Disorders More Common in Blacks ?" *International Journal of Eating Disorders*. 6 (1986)

Hutchison, Marcia. *Transforming Body Image*. New York : The Crossing Press, 1985.

Morrison, Toni. *The Bluest Eye*. New York : Washington Square Press, 1970.

Morton, Patricia. *Disfigured Images : The Historical Assault on Afro-American Women*. New York : Preager Press, 1991.

Offer, D., Ostrov, E. and K. Howard. *The Adolescent : A Psychological Self-portrait*. New York : Basic Books, 1981.

Polivy, Janet and Peter Herman. *Breaking the Diet Habit*. New York : Basic Books, 1983.

Polivy, Janet and Peter Herman. "The Diagnosis and Treatment of Normal Eating." *Journal of Consulting and Clinical Psychology*. 55 (5) (1987).

Report on the Behaviour and Attitudes of Canadians with respect to Weight Consciousness and Weight Control. Toronto : Canadian Gallop Poll Limited, 1984.

Rice, Carla. "The Unkindest Cut of All." The Womanist. Fall (1990).

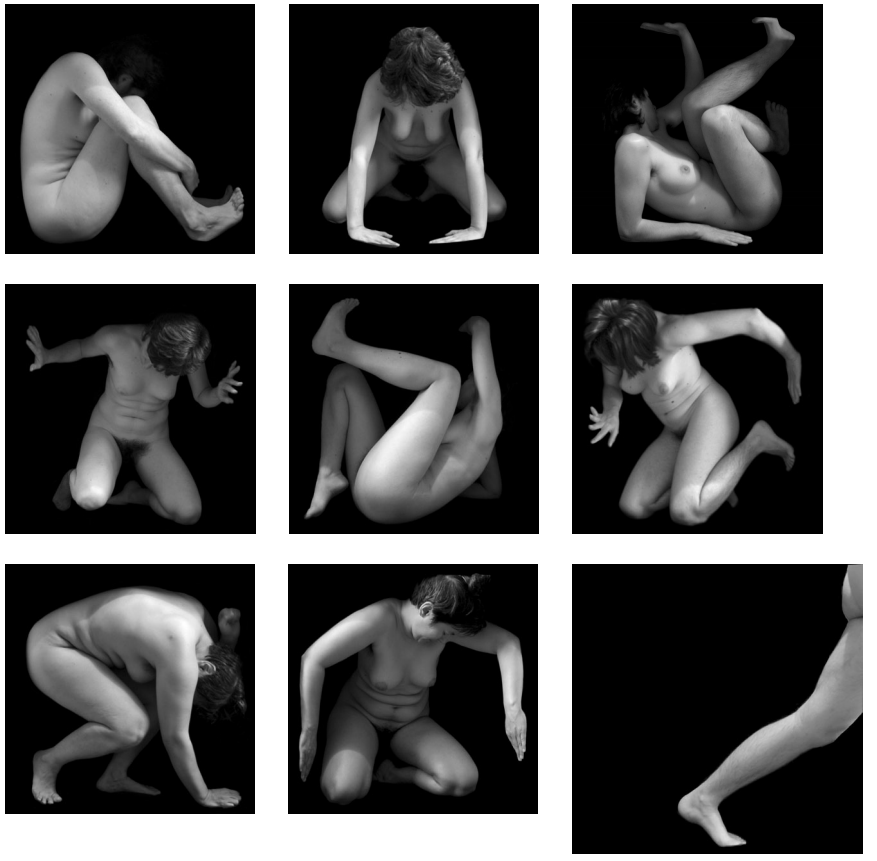
Rice, Carla and L. Langdon. "Women's Struggles with Food and Weight as Survival Strategies." Canadian Woman Studies. 12 (1) (1991).

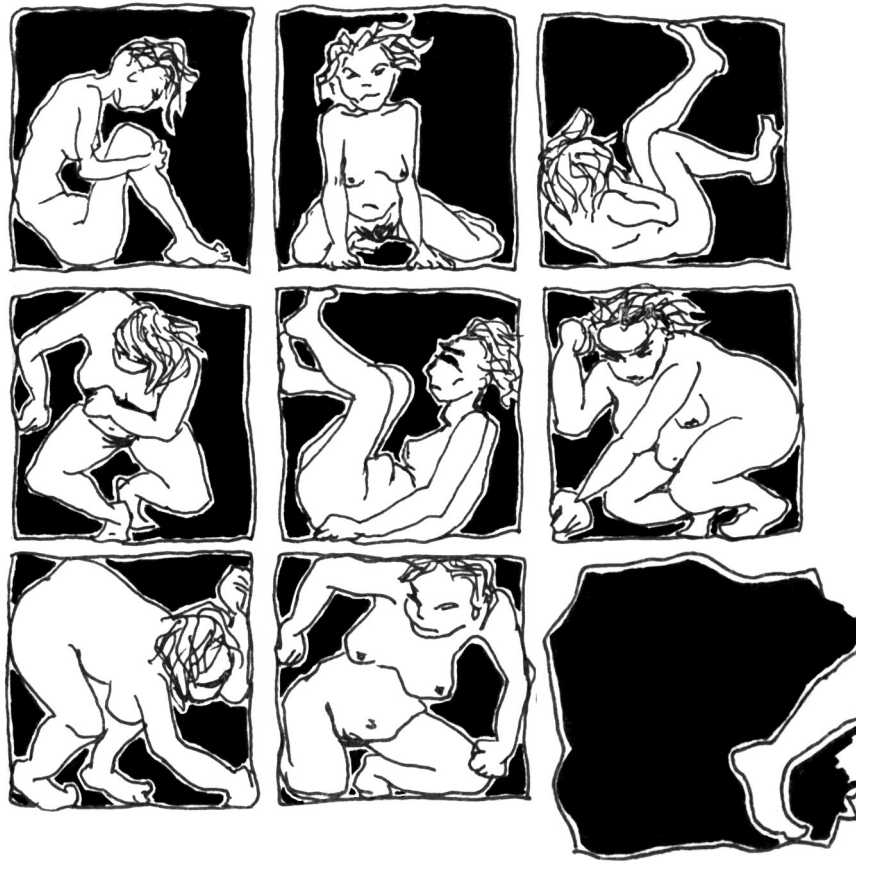
Rosen, L. *et al*. "Presence of Pathogenic Weight-Control Behaviours Among Native Women and Girls." *International Journal of Eating Disorders*. 7 (1988).

Silverstein, B. *et al*. "The Role of the Mass Media in Promoting a Thin Standard of Bodily Attractiveness for Women." *Sex Roles*. 14 (1986) : 519-532.

Snow, J.T. & M.B. Harris. "An Analysis of Weight and Diet Content in Five Women's Magazines." *Journal of Obesity and Weight Regulation*. 5 (1986) : 194-214.

Walker, Alice. "Beauty : When the Other Dancer is the Self." Evelyn White, ed. *Black Women's Health Book : Speaking for Ourselves*. Washington : The Seal Press, 1990.





Aline

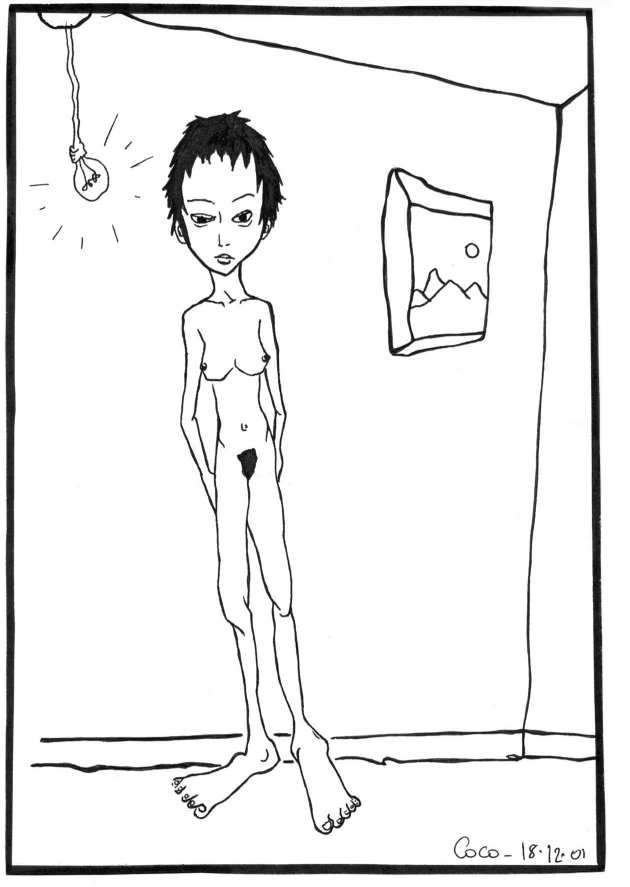
automne 2000

idéal de minceur & troubles alimentaires

Le livre *Anorexie mentale et boulimie. Le poids de la culture* de Anne Guillemot et Michel Laxenaire, paru aux éditions Masson en 1997, propose quelques analyses sur les liens entre le développement des troubles alimentaires chez les femmes et l'imposition d'une image du corps de plus en plus mince et jeune en Occident. Tout en considérant que les facteurs d'apparition de l'anorexie ou de la boulimie sont pluriels – spécificités des histoires individuelles et familiales, fonction symbolique de la nourriture et du repas familial (autorité des parents

mais aussi autorité du père), problématique du corps à l'adolescence (identification conflictuelle à la mère, d'autant plus que la place de la mère dans la société n'est pas celle que la fille souhaiterait pour elle-même), ou encore narcissisme encouragé par la société (dépendance à l'égard de l'image de soi) –, les auteur-e-s ont centré leur analyse sur le facteur socioculturel, rarement mis en avant dans les analyses plus courantes de ces maladies. S'appuyant notamment sur des enquêtes récentes réalisées en Amérique du Nord, il et elle dressent une cartographie historique, géographique et socioculturelle de l'anorexie et de la boulimie, que l'on peut considérer comme des exacerbations « pathologiques » de troubles alimentaires de plus en plus partagés. En effet, la propension à faire des régimes, le sentiment de culpabilité autour de la prise de poids, les difficultés à s'alimenter que connaissent un nombre croissant de femmes dans nos sociétés traduisent, à des degrés divers, des comportements de type anorexique ou boulimique.

« Il faut pour « s'offrir » des accès boulimiques, disposer d'une quantité quasi illimitée de nourriture, ce qui n'est le cas que des pays industrialisés, depuis une époque récente. » C'est en effet dans les pays occidentaux et dans les milieux sociaux les plus occidentalisés en Afrique ou au Japon que se multiplient les cas d'anorexie et de boulimie.



Outre l'abondance de nourriture, la société de consommation a apporté également une certaine image du corps : un idéal de beauté mince, jeune et sportif. Chaque époque impose un rapport au corps et une silhouette spécifiques, qui visent d'abord et surtout les femmes. Aujourd'hui, selon les auteur-e-s, nous sommes passé-e-s, en Occident, *« presque sans transition du mépris corporel imposé par la religion à un culte du corps attesté par la vague du sport et le fétichisme de la diététique »*. La transition semble pourtant évidente et encore d'actualité. Dans la religion chrétienne, le corps est considéré comme une entrave à la spiritualité, à la « pureté de l'âme ». Cette croyance implique un refus du corps et une séparation entre le corps et l'esprit. Avec l'abandon de la croyance en l'immortalité de l'âme, le corps a été investi comme lieu d'expression et d'identité ; il reflète l'individu, de plus en plus encouragé à entretenir son corps pour allonger son espérance de vie. Cet investissement du corps se fait toujours avec l'idée que le corps est source de « péché » et qu'il faut l'éduquer, par la contrainte ou la violence si besoin : surveiller son poids, exercer un sport de façon souvent intensive sont des pratiques qui, loin de permettre une santé meilleure, s'inscrivent encore dans une séparation corps-esprit et même dans un mépris du corps.

Ainsi, l'idéal de minceur induit une forte culpabilité chez ceux, et surtout celles, qui ne s'y conforment pas. La minceur est perçue comme « active et volontariste », il faut lutter contre « ses mauvaises

pulsions », prouver que l'on maîtrise son corps, garder impérativement « la ligne ». Parallèlement, il y a stigmatisation de l'obésité. *« L'idéal de minceur favorise l'obsession de la minceur, la crainte phobique de grossir, le déplacement de l'Idéal du Moi sur le corps, la volonté de maîtrise de celui-ci… toutes caractéristiques des patients présentant des troubles de conduite alimentaire. »* Les anorexiques, comme en fait la plupart des filles et des femmes, ont particulièrement cette phobie d'être grosses, certaines pensent par exemple avoir un « gros ventre » ou de « grosses cuisses », et perçoivent souvent une (ou plusieurs) partie(s) de leur corps comme difforme(s).

La minceur serait devenue synonyme non seulement de beauté et de santé, mais également de réussite sociale.

Les auteur-e-s soulignent que, selon plusieurs études, il existerait une corrélation entre minceur et ambition professionnelle. En maîtrisant son corps, on veut montrer que l'on se maîtrise soi-même, ce qui est devenu une qualité indispensable pour postuler à un certain niveau professionnel. Cela repose sur l'idéologie du « self-control », une des valeurs morales les plus profondes de la culture nord-américaine, selon laquelle *« toute réussite sociale individuelle passe par la maîtrise du corps dont la minceur est une preuve visible »*. Cela sous-entend, en parallèle, qu'une personne dite

« obèse », ou même une personne qui ne rentre pas dans les critères de plus en plus étroits de la norme de minceur, est suspectée de laisser-aller, de manque de volonté. *« Au maximum, c'est sa moralité qui est mise en doute »*.

Dans nos sociétés, la norme de beauté, dont le rôle premier est sans doute de définir les codes de séduction, impose aux femmes de paraître jeune et mince. Cela signifie surveiller constamment son poids, modeler sa silhouette : sportive, énergique mais sans trop d'excès (savoir garder une touche de vulnérabilité). À d'autres époques ou dans d'autres contrées, la norme de beauté impose aux femmes d'autres modèles et modifications du corps : par exemple, les Chinoises aux pieds atrophiés, les femmes-girafes de Birmanie (cous allongés par le port d'anneaux métalliques), le port du corset au XIX^{e} siècle en Occident… Dans tous les cas, il semble que, pour les femmes, séduction rime avec torture corporelle. Ces normes de beauté reflètent l'oppression des hommes sur les femmes, notamment le contrôle du corps et une certaine érotisation de la soumission et de la souffrance.

Fabienne

automne 2003

L'anorexie n'est pas une pathologie individuelle, telle que la définissent la plupart des discours médicaux et médiatiques. Elle doit être comprise dans son contexte socio-culturel.
Aujourd'hui, faire un régime, « garder la ligne », est devenu une norme pour la majorité des femmes du monde occidental. Norme imposée, martelée, par les industries de la beauté et de la mode qui prônent un idéal de beauté féminine blanche, mince et jeune.

champ de bataille

Ce discours et, de façon très « parlante », ces images « disent » ce qu'est être une femme aujourd'hui, décrivent un modèle auquel toute femme dans cette société doit, à des degrés divers, se mesurer.

Taille unique sur fond de sexisme, racisme, âgisme, classisme, lesbophobie, handiphobie, grossophobie, et j'en oublie peut-être…

Les notions de « féminité » et de catégorie « femme » s'appuient sur des définitions qui fluctuent à la fois culturellement et historiquement. Alors qu'une « femme » peut être « mère », « fille », « amante », « prostituée », « noire », « blanche », etc., qui sont autant de positions sociales diversement hiérarchisées dans un contexte socio-historique donné, les discours concernant les femmes et la féminité rendent rarement compte de ces pluralités. Ils servent plutôt les intérêts de groupes particuliers (et dominants), créant et renforçant les hiérarchies sociales.

Le terme d'« anorexie mentale» apparait à la fin du XIX^{e} siècle dans certains discours médicaux. Elle est définie comme un nouveau trouble nerveux très majoritairement féminin, à une époque où la représentation de la « femme nerveuse », sensible et délicate, est une figure culturelle importante dans les milieux bourgeois.

L'idée de féminité prônée alors n'est pas très loin de la définition médicale de ces troubles nerveux : mobilité réduite, souffle retenu, confinement, déni d'appétit, constriction du corps... Ces discours ignorent complètement les autres femmes : ouvrières, domestiques, prostituées, immigrées, non blanches, considérées, pour des besoins économiques évidents, comme étant tout à fait capables d'endurer les tâches les plus difficiles, de supporter les privations les plus sévères. Ils visent une certaine catégorie de femmes à un moment où ces femmes blanches et bourgeoises luttent pour le droit à l'éducation et le droit de vote des femmes (là encore la catégorie « femme » recoupe souvent les seules femmes blanches et bourgeoises). Ils créent ainsi un obstacle de poids puisque, sous couvert d'arguments « scientifiques », ces femmes deviennent des êtres fragiles qui ne peuvent en aucun cas prétendre à l'égalité avec les hommes.

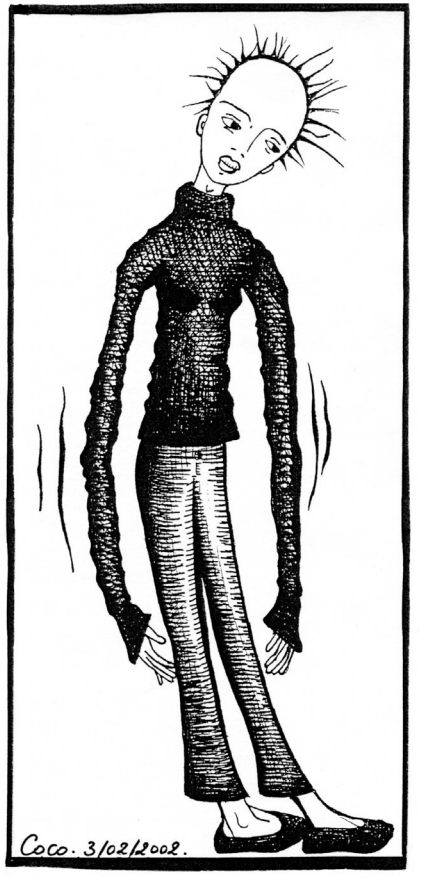
On voit là comment les discours qui produisent un certain savoir et certaines définitions culturelles (de la féminité comme fragile, blanche, sensible...) servent les relations de pouvoir entre les groupes sociaux (sexe, classe, race) : comment la question des femmes non blanches, non bourgeoises, dont la force de travail à peu de frais doit restée exploitable, est ignorée, comment les femmes blanches, bourgeoises, sont infantilisées, pathologisées et contrôlées.

A la fin du XX^{e} siècle, avec le développement de l'anorexie mentale (et de la boulimie), réapparaissent ces différentes questions de pathologisation du corps féminin qui semblent viser d'abord les femmes jeunes, blanches, des classes aisées, mais qui, par le biais des médias grand public, peuvent toucher l'ensemble des femmes du monde occidental et menacer les autres femmes par rebondissements impérialistes. De nombreux discours se relaient pour décrire l'anorexie mentale comme, par exemple, une variante de la dépression ou le résultat d'un dysfonctionnement cognitif. On parle également d'une image perturbée du corps, due à une mauvaise perception individuelle du corps. Ces discours contribuent à individualiser et à pathologiser une certaine relation des femmes à l'alimentation, à définir cette relation en dehors du contexte socio-culturel qui l'a fait émerger. A faire de l'anorexie mentale une entité clinique naturelle ou quasi naturelle, plutôt qu'une position sans doute extrême dans un continuum de comportements alimentaires et culturels que n'importe quelle publicité encourage.

Se sentir grosse, avoir une image déformée de son corps, est une expérience commune à beaucoup de femmes, qui varie en fonction de l'humeur, du contexte aussi bien que du poids. Des études ont montré que près de 75% des femmes, en Europe et en Amérique du Nord, font, ou ont fait, des régimes pour contrôler leur poids et qu'à peine un tiers des femmes considèrent avoir des comportements alimentaires « normaux ». Faire des régimes,

manifester une insatisfaction sur son corps semble être une attitude de plus répandue et, de fait, plus « normale » que ne pas faire de régime. Dans un contexte culturel où les notions de « gros » et « mince » tendent de plus en plus à s'articuler sur des oppositions laid/beau, intraverti/extraverti, manque d'estime de soi/confiance en soi, honte/bonheur, etc., il paraît évident que la relation au poids devient problématique. La beauté féminine, la séduction (hétérosexuelle) s'incarnent dans un corps de plus en plus mince et jeune, et représentent plus largement le « passeport » pour le bonheur et la réussite sociale. Cet idéal de beauté est si prégnant, si bien imprégné culturellement, qu'il va de soi, qu'il définit ce qu'est être belle pour une femme, et que s'y soumettre relève du soin de soi. Aujourd'hui, les femmes doivent être belles « pour elles-mêmes ». Question de volonté et de morale, mais aussi de porte-feuille personnel : l'accès aux soins (cosmétiques, instituts de beauté, chirurgie esthétique, centres de remise en forme, etc.) représente un coût élevé.

Nos sociétés créent et entretiennent une véritable fascination pour une discipline toute « anorexique » du corps et de l'esprit, qui s'adresse très directement aux femmes.



L'anorexie mentale, par le traitement, les discours qui la construisent, dit quelque chose de l'expérience des femmes à la fin du XX^{e} siècle (et au début du XXI^{e} siècle) dans les pays riches occidentaux. Quelque chose qui a trait à la production et au contrôle des « féminités », des subjectivités et du corps féminin – autre, déviant, pathologique, inférieur.

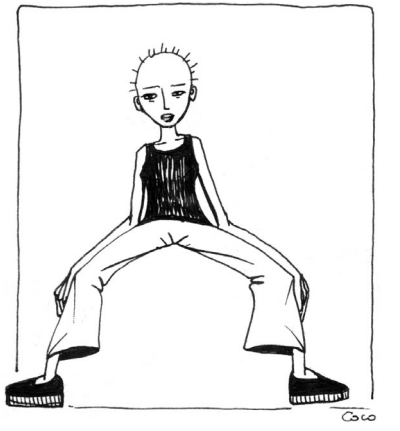
La métaphore guerrière du « champ de bataille » (ou du « territoire occupé » qu'utilise Carla Rice) traduit les logiques conflictuelles, les dynamiques de pouvoir qui traversent le corps des femmes. On peut comprendre les discours sur l'anorexie comme la production de savoirs visant à particulariser une expérience commune, à l'extraire du contexte social qui la produit, à la définir comme entité pathologique, autorisant ainsi le traitement (isolement, contrôle) des individu-e-s, et enfin à miner toute analyse critique d'une subjectivité « féminine » conflictuelle où le contrôle (quasi punitif) de soi, de son corps, est vécu comme nécessaire et émanant de soi. Est devenu la norme.

Bibliographie

The Thin Woman. Feminism, post-structuralism and the social psychology of anorexia nervosa.
de Helen Malson, ed. Routledge, London, 1998

Unbearable Weight. Feminism, Western culture, and the body.
de Susan Bordo, University of California Press, 1993

Am I That Name ? Feminism and the Category of « Women » in History.
de Denise Riley, University of Minnesota Press, 1988.



page 6 : photo éd. ma colère

des pages 11 à 19 : peintures Fabienne Meunier

des pages 24 à 45 : photos Sabine Li & Lucile Brisset

page 51 : peinture Virginie

pages 52 et 55 : peintures Fabienne Meunier

pages 56 et 57 : photomontages Sabine Li

des pages 60 à 104 : photos éd. ma colère

page 105 : dessin Fabienne Meunier

des pages 109 à 123 : dessins Corinne Gallou

couverture : Sabine Li

illustrations

Mon corps est un champ de bataille…
…un tome 2 ?

Mon corps est un champ de bataille a été l'initiative d'un petit groupe de femmes. Outre le texte de Carla Rice, plus analytique et général, il présentait des témoignages et des illustrations d'une toute petite poignée d'individues.
Suite à la lecture de ce livre, beaucoup de femmes ont échangé avec nous, autour de leur rapport au corps. Chacune avec ses mots, sa richesse, son expérience, sa singularité… Tellement de choses à dire, à entendre, à écouter… Et si on avançait toutes ensemble en partageant nos expériences ? L'idée a alors pointé son nez : un tome 2 ?…
Avec plus de contributions, de témoignages, de points de vue ?…
C'est une envie de notre part. On ne sait pas trop ce que ce sera, ni si ça sera, puisque tout ça va dépendre…de vous !
Une chose est sûre : nous avons toutes un corps, et nous avons toutes quelque chose d'intéressant à partager quant à notre rapport à ce corps. Alors si vous avez envie de poser tout ça, ou juste un tout petit bout de tout ça, on attend votre contribution (ou vos contributions). Ça peut être sous forme de texte (témoignage, poème, quelques lignes, plusieurs pages…), mais aussi d'illustrations (peintures, dessins…).
(attention, pour des histoires de coût d'impression, cet éventuel tome 2 sera en noir et blanc (et gris), sans couleur donc)

Envoyez-nous vos contributions avant l'automne 2006, à ma.colere@free.fr
ou par courrier à : ma colère - 22 bis rue Dumont d'Urville - 69004 Lyon

Appel à contributions !

Sois BELLE quitte à en mourir !
Sois JEUNE avant de mourir !
Mais surtout Tais-toi …

Nos filles témoignent des sévices imposés sur leurs corps par notre société patriarcale, où règnent consommation et communication.
Nous *les vieilles peaux* voulons aussi crier notre colère face à l'idée imposée VIEILLESSE = MALADIE. *Vieille* est toujours une injure, retrouvons notre dignité *d'ancienne*. Que vivons-nous ? Exclusion sociale, précarité, solitude, pitié…
Nous qui avons vécu le *Mouvement de Libération des Femmes*, comment réagissons-nous face au diktat du *Marché du jeune*. Comment notre féminisme peut-il nous éclairer ?
Parlons, Parlons-en, Parlons-nous ; seul gage de lutte et de changements ! Merci au collectif *ma colère* de nous accueillir dans leurs éditions. Toutes nos idées, témoignages, réflexions, dessins sont les bienvenus. Même schéma, même format ; une seule parole, celles des femmes !

Ecrivez à ma.colere@free.fr ou par courrier à :
ma colère - 22 bis rue Dumont d'Urville - 69004 Lyon

Achevé d'imprimer en Octobre 2005 - N° d'impression :

iml

Imprimerie des Monts du Lyonnais
Les Plaines - 69850 Saint-Martin-en-Haut